

Bernard Lacroix

L'analyse des « années 68 »
et l'emprise du dualisme
événement-structure

Regards sociologiques n°53-54, pp.35-68

L'article analyse la naturalisation dans l'espace académique hexagonal de la catégorie d'"événement" notamment à partir des travaux et de la trajectoire d'Edgar Morin dans les années soixante et soixante-dix. Si elle s'offre une scène inédite pour toute une série de commentateurs avec la séquence de Mai-Juin 68, la promotion de la catégorie d'événement renvoie à des conditions de possibilité (nouvelles alliances entre disciplines, renouvellement des instances de consécration publique, relégation des structuralismes, circulation transnationale de "théories complexes" intégrant l'événement à nouveaux frais) que met en lumière le parcours d'Edgar Morin. La restitution de ce parcours est aussi une occasion de réfléchir sur les impensés de la catégorie d'évènement, et plus largement du couple événement-structure, qui sont à la fois un obstacle à la compréhension des "années 68" et un révélateur des oppositions académiques et disciplinaires qui se nouent autour de l'examen de cette période.

Le « retour de l'événement » constitue, depuis presque un demi-siècle, l'une des figures récurrentes de la critique des méthodes dans les sciences humaines et sociales¹⁰⁸. Le syntagme et ses équivalents semblent s'être imposés depuis la fin des années soixante avec la banalité des mots d'ordre rituels, réactivant en chaque occasion sur un mode plus ou moins renouvelé tous les impensés dont ils sont virtuellement solidaires. Certaines entreprises au sein de la discipline historique entre autres, telles que l'entreprise hétérogène labellisée « Nouvelle histoire », ont participé, dans la continuité de la conjoncture de Mai-Juin 68, à l'élaboration de la catégorie d'événement et à sa mise en débats. Ces entreprises, et les différents enjeux académiques auxquels elles renvoient, présentent deux caractéristiques importantes du point de vue de l'histoire des « années 68 ». Non seulement elles s'inscrivent dans le travail de définition collectif et conflictuel de cette séquence,

mais, en tant que legs de catégories d'intelligibilité de l'histoire immédiate, elles contribuent à façonner les représentations rétrospectives des savants. Le retour sur la catégorie d'événement et ses usages au cours des années soixante et soixante-dix permet par conséquent de formuler une série de questions dont les enjeux sont à la fois historiques et réflexifs. Quels ont été les modes d'intelligibilité savants de Mai 68 et dans quelles conditions les projections des savants sur la conjoncture immédiate ont-elles pris une forme spécifique ? Comment ces projections se sont-elles consolidées au point de devenir à la fois des routines intellectuelles et des impensés ? Peut-on envisager une histoire des « années 68 » débarrassée des faux problèmes et des fausses pistes suggérés par des catégories initialement produites dans la conjoncture et qui se donnent parallèlement comme des catégories intellectuelles transcendantes ?

¹⁰⁸ Je remercie Xavier Landrin pour son appui dans l'élaboration et la mise au point d'indications initiales. Celles-ci avaient trouvé les circonstances d'une première formulation à Bielefeld dans le

cadre d'une réunion consacrée à « événements et structures » les 16 et 17 octobre 1998. Elles doivent à la collaboration étroite entre deux chercheurs de formation scientifique éloignée dans le temps de pouvoir être reformulées de façon plus adéquate.

La promotion de l'événement comme catégorie d'interprétation

Quand et comment l'« événement » est-il promu en tant que catégorie d'analyse, sur fond de ce que les historiens appellent de façon parfois assez lâche depuis quelques décennies les « structures » ? Une publication collective – le numéro de la revue *Communications* paru en 1972¹⁰⁹ – livre des informations dont l'exposé peut tenir lieu de prophylaxie élémentaire contre toute généalogie fantaisiste du dualisme événement-structure dans les sciences humaines et sociales. Ce numéro spécial entièrement consacré à « l'événement » se présente comme une offensive contre la position alors incarnée par Lévi-Strauss, et au-delà par un certain type de démarche intellectuelle, qui en appelait à l'attention critique du chercheur sur l'événement en raison de son pouvoir d'attraction mais plus fondamentalement, estimait l'anthropologue, de son inanité¹¹⁰. L'auteur des *Mythologiques* insistait en effet sur la quête sans fin et sans finalité intellectuelle de l'événement entendu comme actualisation singulière des virtualités de l'histoire, une quête dont se distingue à la fois la recherche des propriétés fondamentales de l'histoire et celle des modalités contextualisées de son engendrement.

Dès son avant-propos au numéro de *Communications*, Edgar Morin engage une critique de l'analyse structurale soupçonnée de réduire l'événement à l'ensemble, au modèle ou au système dont il procède.

¹⁰⁹ *Communications*, « L'événement », n°18, 1972.

¹¹⁰ Lévi-Strauss Claude, *Mythologiques*, Tome II, Paris, Plon, 1966, pp.408 et s.

¹¹¹ Morin Edgar, « L'événement-sphinx », *Communications*, n°18, 1972, pp.190 et s.

¹¹² Sur l'histoire de la philosophie comme « analyse des structures » chez Gueroult, voir Bouveresse

Reconduisant, tout en revendiquant leur dépassement, les couples épistémologiques qui fonctionnent alors comme des instruments de classement et d'interprétation des textes en sciences humaines – événement-structure, contingence-nécessité, élément-système, etc. – Morin tente de promouvoir une véritable « science de l'événement ».

Eléments d'une genèse du dualisme événement-structure

Si le numéro de *Communications* de 1972 participe à la mise en forme du dualisme événement-structure, il s'inscrit dans un processus de production et de circulation au sein des sciences humaines initié dans les années 1950. Ce dualisme s'est en effet cristallisé dans la seconde moitié du XXe siècle à travers un grand nombre de publications parmi lesquelles se distingue par son omniprésence le travail de Gilles Gaston Granger (« Événement et structure dans les Sciences de l'homme », *Cahiers de l'ISEA*, n°1, 1957 et n°6, 1959 ; *Pensée formelle et sciences de l'homme*, Paris, Aubier, 1960, réédité en 1967 avec un avant-propos sur les structuralismes) qui présente pour les contemporains – savants engagés dans la recherche ou étudiants – l'intérêt de synthétiser, à partir d'un travail d'élagage bibliographique, généalogique et interprétatif, les oppositions majeures des deux éléments du couple épistémologique dans les différentes disciplines des sciences humaines et expérimentales. Dans l'un de ses articles du numéro de *Communications*, Edgar Morin s'appuie d'ailleurs sur les propos de Granger pour départager un structuralisme objectiviste dépassé et un structuralisme intégrant les objets de l'expérience pour devenir « connaissance appliquée » et ainsi « re-joindre l'événement »¹¹¹.

Proche de Martial Guéroult, qui a introduit le vocabulaire de la structure en histoire de la philosophie¹¹², Granger publie au cours des années cinquante et soixante de nombreux travaux d'épistémologie et de philosophie des

Jacques, « Appendice I. Martial Gueroult et la philosophie de l'histoire de la philosophie », *Qu'est-ce qu'un système philosophique ?*, Cours au Collège de France 2007 & 2008, Paris, Collège de France, 2013.

sciences dans des revues situées au croisement de plusieurs disciplines et ayant l'ambition d'importer des références structurales, telles que les *Cahiers de l'ISEA* (Institut de science économique appliquée). Ceux-ci accueillent notamment la contribution de Lévi-Strauss et où est mise en discussion, sous l'autorité de François Perroux, la pertinence d'une démarche structurale en économie entre autres à partir d'un questionnement sur l'usage des modèles mathématiques. Granger publie également au cours de ces années plusieurs ouvrages relatifs à l'économie et aux mathématiques (dont *Concept, structure et loi en science économique, essai d'épistémologie comparative* en 1955 et le substantiel « Epistémologie mathématique » en 1967 dans l'encyclopédie de la Pléiade dirigée par Jean Piaget, *Logique et connaissance scientifique*). On observe dans le cas de Granger le rôle de passeur assumé par l'épistémologue qui met en contact dans ses travaux comme dans les espaces intellectuels dans lesquels ces derniers circulent des univers de savoirs en partie cloisonnés par une spécialisation de plus en plus marquée. En témoigne la référence aux travaux de Granger consacrés aux relations entre événement et structure dans plusieurs textes-manifestes des

A travers cette « science » nouvelle de l'événement, il s'agit pour Morin de réintroduire toute une série de phénomènes écartés selon lui par l'analyse structurale, en particulier les changements et les évolutions des sociétés humaines sous l'apparence de leur reproduction. Le cadre intellectuel visant à en rendre compte ne peut plus être, selon Morin, celui du structuralisme et de l'alliance factice et inféconde entre disciplines – au premier rang desquelles la

¹¹³ A l'appui des écrits de Granger, Richard affirme en effet en introduction de *L'Univers imaginaire de Mallarmé* : « Linguistique, histoire, psychologie, économie, la plupart des sciences modernes ont déjà connu cette différence d'orientation, toutes se sont trouvées, à un moment de leur évolution, devant cette option à effectuer entre l'événement et la structure. La critique littéraire, jusqu'ici fixée dans la première de ces directions, s'ouvre maintenant à la seconde. Une conciliation des deux tendances semble d'ailleurs possible, à condition de commencer par dégager les permanences, et de

années 1960 : en histoire avec « Histoire et sciences sociales : la longue durée » de Fernand Braudel (1958) ou *Comment on écrit l'histoire* de Paul Veyne (1970), dans la critique littéraire avec *L'univers imaginaire de Mallarmé* de Jean-Pierre Richard (1961)¹¹³, la sémiologie avec les « Eléments de sémiologie » de Roland Barthes (1964), ou l'analyse sociale avec les *Fondements d'une sociologie de la quotidienneté* d'Henri Lefebvre (1961). Dans la préface qu'il rédige à l'occasion de la réédition en 1967 de *Pensée formelle et sciences de l'homme*, Granger fait le constat que les mots de structure et de structuralisme en particulier, « étendards » sous lesquels on range « tout auteur à la mode », gagneraient à être écrits et pensés au pluriel, l'« unicité des vocables » dissimulant « une multiplicité de points de vue particulièrement instructive » pour l'histoire des sciences¹¹⁴. C'est donc, contrairement à ce que pourraient laisser penser certains usages de ses travaux, une complexification de la généalogie des structuralismes que réclame Granger, tout en sachant qu'une telle démarche prend le risque de se heurter aux malentendus qui font le succès des concepts en -isme

linguistique, l'anthropologie et les mathématiques. Il doit émerger d'un « no man's land entre plusieurs disciplines » qui empruntent notamment aux problématiques transversales de la cybernétique et de l'écosystème susceptibles de faire de la contingence un « élément scientifiquement intégré »¹. Il doit émerger également de la physique (cosmologie et microphysique) qui insiste sur le « caractère événementiel et accidentel du monde », de la théorie de

suivre ensuite la ligne chronologique de leur inflexion. C'est ce que nous avons tenté de faire nous-même en maint endroit de notre étude ».

¹¹⁴ Dans cette préface, Granger estime que « donner sans précaution le même nom de 'structure' à des systèmes logico-mathématiques, à des organisations du type phonologique, et à la trame conceptuelle d'un discours philosophique, c'est ouvrir une voie possible au non-sens ».

¹Morin Edgar, « L'événement-sphinx », *Communications*, n°18, 1972, p.174.

l'évolution biologique par laquelle sont mises en lumière les « chaînes événementielles improbables » donnant lieu à des « organisations de plus en plus complexes »², et de l'analyse des processus de communication comme systèmes ouverts à l'environnement et à l'histoire. Ce programme correspond en partie à l'hétérogénéité des contributions au numéro qui convie des spécialistes de physique (Bernard d'Espagnat) de biophysique (Henri Atlan), de neurobiologie (Jean-Pierre Changeux, Henri Laborit), d'économie (Jacques Austroy), d'histoire (Emmanuel Le Roy Ladurie, Pierre Nora, Jean-Paul Aron), de philosophie (Stéphane Lupasco, Catherine Clément), de psychanalyse (Raymond Cahn), de sciences cognitives (Massimo Piattelli Palmarini), de sciences de l'information et de la communication (Abraham Moles) et de théorie des systèmes (Anthony Wilden). Derrière l'hétérogénéité des statuts et des spécialités des participants, on observe des logiques de rassemblement qui tiennent à la fois à des affinités intellectuelles (en particulier les nouvelles théories de l'information) et institutionnelles, certains contributeurs, y compris étrangers comme Anthony Wilden, étant recrutés dans les séminaires ou les enseignements transdisciplines de l'École Pratique des Hautes Études où l'intervention des chercheurs CNRS et les échanges internationaux, en particulier avec les États-Unis, font l'objet d'une politique de soutien accru dans le courant des années 1960³. S'il introduit à des textes de spécialistes, le discours

d'Edgar Morin s'apparente à un exercice prophétique se réclamant d'une « science du devenir » et s'appuyant sur un exposé vulgarisé de la recherche en physique et en biologie. Cette combinaison de grande théorie et de prophétisme prend son sens à travers la tentative d'ériger un équivalent paradigmatique au structuralisme. C'est ce qui explique l'effort déployé pour rapatrier les « deux grandes doctrines transdisciplinaires »⁴ que sont le freudisme et le marxisme sous l'étendard de l'événement, Marx étant crédité d'avoir placé au cœur du processus historique les « événements stratégiques » que sont les révolutions et Freud d'avoir mis en évidence les « événements internes et externes » (les conflits psychiques) expliquant la formation des individus et des sociétés. Les deux articles de Morin encadrant les différentes contributions du numéro présentent ainsi une articulation théorique d'ensemble – qui garde toutefois l'aspect d'une collection de pensées détachées – visant à illustrer la résurgence de l'événement dans la recherche scientifique contemporaine.

² Morin Edgar, « Le retour de l'événement », *Communications*, n°18, 1972, p.9.

³ Chiva Isac, Secrétariat et coordination de la Division de sociologie de l'EPHE (6^e section), « Recherches et enseignement sociologiques à l'École Pratique des Hautes Études (6^e section) », *Aspects de la sociologie française*, Paris, Les Editions

ouvrières, 1966, pp.179-191. En l'occurrence, Wilden est recruté pour deux trimestres par Morin durant l'année 1971-72 à l'EPHE au sein du CECMAS qu'il codirige pour un enseignement portant sur la « Théorie de la communication sociale ».

⁴ Morin Edgar, « Le retour de l'événement », *Communications*, art. cité, p.15.



L'ÉVÈNEMENT

18₁₉₇₂

Edgar Morin, Avant-propos – L'événement
Edgar Morin, Le retour de l'événement

I. L'intégration de l'événement : l'événement transformateur et organisateur

Henri Atlan, Du bruit comme principe d'auto-organisation
Le cerveau et l'événement
Anthony Wilden, L'écriture et le bruit dans la morphogenèse du système ouvert
Emmanuel Le Roy Ladurie, Événement et longue durée dans l'histoire sociale : l'exemple chouan
Jacques Austruy, Décision événementielle et événement décisif
Abraham A. Moles, Notes pour une typologie des événements

II. La désintégration de l'événement

Stéphane Lupasco, La logique de l'événement
Henri Laborit, L'illogique de l'événement

III. L'événement-problème : contingence et nécessité

Bernard d'Espagnat, L'événement et la physique
Jacques Sauvan, Tombeau pour Antée : l'événement et le schème ou l'exigence de sécurisation
Massimo Piattelli-Palmarini, Nec tecum nec sine te
Raymond Cahn, Contingence et nécessité de l'événement en psychanalyse
Catherine Backès-Clément, L'événement : porté disparu
Jean-Paul Aron, Audiographie de l'événement
Pierre Nora, L'événement monstre

Edgar Morin, L'événement-Sphinx

Activités du centre d'Études des Communications de Masse en 1968-1969

On ne peut rendre compte d'un tel projet et de la forme qu'il a prise qu'à travers la situation de la revue *Communications* dans l'espace académique et la trajectoire d'Edgar Morin. Dans le courant des années soixante, *Communications* publiait des textes pour une grande part élaborés au sein du Centre d'études des com-

munications de masse (le CECMAS), laboratoire fondé par Georges Friedmann et affilié à la VI^e Section de l'École Pratique des Hautes Etudes (EPHE). Un an après la sortie du numéro spécial de *Communications* consacré à l'événement, le laboratoire fut rebaptisé Centre d'Études Transdisciplinaires : Sociologie, Anthro-

logie, Sémiologie (CETSAS) et passa sous la direction collective de Friedmann, Roland Barthes et Edgar Morin. Depuis son lancement en 1961, la revue ambitionnait d'être un lieu où se croisent « sans a priori » toutes les entreprises relatives à ce que, « faute de mieux », le comité de rédaction désignait par « communications de masse »¹. Y étaient en particulier traités par des contributions se réclamant tantôt de la sociologie, tantôt de la sémiologie ou de la linguistique, les supports et les contenus de la presse, de la littérature (essentiellement « populaire »), de la radiodiffusion, de la photographie, du cinéma et de la télévision, mais aussi les pratiques tenues pour caractéristiques de la « civilisation de l'industrie et des loisirs » (tourisme, mode, biens de consommation, publicité). La revue accueillait dans un esprit très éclectique des auteurs qui se présentaient à l'occasion comme tels. Mais elle s'affirmait aussi, dans le milieu des années 1960, comme un lieu de promotion des avant-gardes théoriques, ce dont témoignent quelques numéros dont la composition apparaît quasiment comme une projection de la surface académique et des investissements savants de Barthes. Ainsi du numéro de *Communications* paru en 1966 consacré à l'« analyse structurale du récit », introduit par un texte substantiel de Barthes, suivi notamment des contributions de Gérard Genette, qui sera recruté l'année suivante par Barthes à l'EPHE, de Tzvetan Todorov de l'Université de Sofia, spécialiste des formalistes russes qui est également accueilli à l'EPHE en 1967², et de A.J. Greimas, enseignant à

l'EPHE, relation de longue date de Barthes dont il avait fait la connaissance à la Faculté des Lettres d'Alexandrie en 1949. Ce numéro fut appelé avec d'autres publications à faire date en raison de la conjonction, sous le label structuraliste, de ruptures engagées sur de multiples terrains (psychanalyse, anthropologie, critique littéraire), amplifiées par un processus de diffusion élargie (enseignement, édition, presse et médias audiovisuels). Durant l'année 1966, la percée du structuralisme s'intensifie en effet et voit la publication d'ouvrages majeurs de la part des auteurs du numéro : *Critique et vérité* de Barthes, *Sémantique structurale* de Greimas, *Figures* de Genette et *Théorie de la littérature*, un recueil de textes de formalistes russes présentés et traduits par Todorov. Le contraste avec la composition des numéros qui suivront, et spécifiquement ceux qui annoncent un changement de régime théorique, n'est pas complètement surprenant si l'on tient compte des tensions qui vont peu à peu distendre des relations intellectuelles et académiques fondées jusque-là sur des proximités reposant parfois sur des malentendus. C'est ce que l'on observe à travers la polémique sur les usages du mythe qui oppose A.J. Greimas à Lévi-Strauss – celui-ci étant hostile à une réduction des propriétés du mythe aux structures narratives : elle donnera lieu à l'exclusion du groupe de recherche dirigé par Greimas du laboratoire d'Anthropologie sociale du Collège de France³. Ainsi, sous l'effet de la discussion publique des usages différenciés voire concurrents des références placées sous le label du structu-

¹ « Editorial », *Communications*, n°1, 1961, p.1.

² Todorov publie cette même année un article sur les aspects de la sémiologie barthésienne dans les *Annales* (« de la sémiologie à la rhétorique », *Annales ESC*, n°6, 1967).

³ Voir Jeandillou Jean-François, « Lévi-Strauss aux prises avec la sémiotique ou Si le mythe est un métalangage », *LINX*, n°1, Vol. 28, 1993 ; Darrault-Harris Ivan, « La rencontre Greimas/Lévi-Strauss : une convergence éphémère ? », *Actes sémiotiques*, n°112, 2009

ralisme, des oppositions vont émerger et donner lieu à un mouvement partiel de repli sur des objets spécialisés, ouvrant dès lors des opportunités nouvelles au sein d'espaces de publication tels *Communications*. L'orientation éditoriale de la revue reste généraliste pour des raisons qui tiennent à la fois à la continuité des activités des institutions de rattachement (en l'occurrence la VI^e section de l'EPHE et le CNRS) et aux stratégies au sein de l'espace des revues qui reposent en partie sur des logiques identifiées ou non à la spécialisation – la ligne de *Communications* étant sous ce rapport différente de celles de *Langages* ou de *La linguistique*. On ne peut comprendre autrement les options théoriques et le renouvellement des alliances que met en évidence le contenu des numéros de *Communications* au cours des années 1970. Ceux-ci sont en effet de plus en plus marqués par la présence des thèmes du « changement » et de la « crise » du point de vue d'une nouvelle « transdisciplinarité » apte à penser l'homme comme entité « bio-anthropologique ». Ce point de vue est promu par le laboratoire, désormais codirigé par Morin, dont la dénomination (CETSAS) définit l'inspiration, qui deviendra en 1983 le CETSAP (Centre d'Etudes Transdisciplinaires : Sociologie, Anthropologie, Politique) – « le » politique remplaçant la sémiologie – abandon significatif de la redéfinition des hiérarchies disciplinaires au cours de cette période. Après le numéro consacré à l'événement, Morin publie ainsi dans *Communications* plusieurs dossiers qu'il coordonne et qui sont successivement dédiés à « La nature et la société » (1974) et à « La notion de crise » (1976), alors même

que ses séminaires à l'étranger et ses enseignements délaissent peu à peu la sociologie de la communication pour traiter de l'événement et des crises, dans un premier temps dans le cadre d'enquêtes de terrain relevant d'une « sociologie du présent », puis dans la perspective d'une théorie des systèmes, invoquant les sciences humaines aussi bien que les sciences biologiques et physiques, où l'événement est très classiquement intégré à une dialectique de l'ordre et du désordre posant comme nécessaires l'adaptation au changement⁴.

Avec l'entreprise conduite par Morin au cours des années 1970 qui contribue à imposer l'événement comme catégorie d'interprétation intellectuelle, s'opère donc au sein de *Communications* comme sur d'autres scènes, une dépréciation du structuralisme ainsi qu'une recomposition des alliances et des hiérarchies plus ou moins tacites entre des disciplines que ce label avait pu abriter jusqu'à la fin des années 1960. Comme en témoignent les contributions des historiens au numéro de *Communications*, un certain nombre d'auteurs socialement prédisposés à la critique du structuralisme engagent alors un travail d'autonomisation sémantique et méthodologique de l'événement. Le numéro entendait en effet dépasser l'alternative structure-histoire dans laquelle « s'enlisent les débats de la décennie »⁵, et il n'est pas surprenant qu'Edgar Morin ait sollicité dans cette perspective des historiens afin de promouvoir, selon ses propres mots, un « néo-événementialisme » distinct non seulement de l'histoire de longue durée mais aussi de l'histoire événementielle que les *Annales*

⁴ Sur la rhétorique systémique, voir Lacroix Bernard, « Systémisme ou systé-mystification ? », *Cahiers internationaux de sociologie*, n°58, 1975, pp.98-122.

⁵ Morin Edgar, « Avant-propos », *Communications...*, art. cité, p.5.

avaient contribué à reléguer comme une forme datée de positivisme. C'est ainsi la « relation système-événement » que l'histoire nouvelle doit prendre en charge pour saisir les évolutions historiques au-delà des invariants structuraux. Pour Morin, la redécouverte de l'historicité événementielle dans la recherche scientifique imposait *de facto* l'histoire comme nouvelle « science cardinale »⁶. Rejetant l'étude des phénomènes de longue durée – assimilée à un néo-hégélianisme annihilant l'événement dans une vision autogénétique de l'histoire –, Morin plaide à la fois pour un bilan critique de la « réaction anti-événementielle » qu'il attribue au structuralisme et à ses techniques d'objectivation (particulièrement la statistique), et pour un dépassement sous la bannière de l'événement des oppositions entre sociologie et histoire⁷. La sociologie (ou le « sociologisme »⁸) est ainsi appelée à se réformer pour dépasser l'analyse des régularités fondées sur des moyennes et des probabilités statistiques afin de penser, à l'instar de l'économie, les crises, les changements inattendus et les phénomènes improbables. De son côté l'histoire doit s'émanciper doublement du structuralisme qui « refoule l'événement hors de la science » et l'historicisme génétique qui « désintègre » la trame événementielle de l'histoire⁹. On repère aisément dans ce discours une offensive contre l'histoire braudélienne et parallèlement contre les prétentions de la sociologie vis-à-vis de

laquelle elle s'est affirmée. Braudel avait en effet contribué à inscrire durablement comme préalable au sein de la recherche historique une défiance méthodologique vis-à-vis de la catégorie d'événement, celle-ci étant considérée soit comme une catégorie tautologique interdisant de questionner les conditions de possibilité non-événementielle de l'événement, soit comme une pratique d'enregistrement, de signalement et de modification d'un fait tiré d'une masse d'autres faits pour des raisons et dans des formes que l'historien doit interroger dans la logique d'une critique des sources¹⁰. Pour l'historien l'événement est noté avant d'être notable : il se rencontre dans des sources qui doivent être mises en perspective à partir d'une définition adéquate du temps historique. C'est la découverte de la longue durée qui a permis à Braudel non seulement d'alerter sur les illusions d'une « histoire purement événementielle », mais aussi de définir l'histoire comme science sociale à part entière en la distinguant des disciplines voisines telles que la sociologie, en particulier la sociologie d'enquête qui se développe alors au sein du CNRS. Succédant à une sociologie comme « science globale » dont il attribue le projet à Durkheim et Simiand¹¹, cette sociologie de l'enquête pour l'enquête lui paraît au mieux positiviste : « Elle accumule des renseignements, encore ne sont-ils pas tous valables *ipso facto* pour des travaux futurs »¹². La sociologie telle qu'elle apparaît à Braudel

⁶ Morin Edgar, « Le retour de l'événement », *Communications...*, art. cité, p.13.

⁷ « Une 'unité théorique' est à trouver dans une théorie systémo-événementielle qu'il appartient d'édifier transdisciplinairement, au-delà de la sociologie et de l'histoire actuelle », *Ibid.*, p.13

⁸ *Ibid.*, p.14.

⁹ *Ibid.*

¹⁰ Braudel Fernand, « Trois définitions : l'événement, le hasard, le social », *Les ambitions de*

l'histoire, Paris, De Fallois / Le livre de Poche, 1999, p.30.

¹¹ Voir la contribution de Braudel au *Traité de sociologie* dirigé par Georges Gurvitch : « Histoire et sociologie », repris dans *Les ambitions de l'histoire*, *op. cit.*, p.231.

¹² Braudel Fernand, « Histoire et sciences sociales : la longue durée », *Annales E.S.C.*, n°4, 1958, p.738.

dans les années cinquante et soixante, et qu'il connaît pour débattre avec ses représentants – notamment Georges Gurvitch auquel il donne un chapitre pour le *Traité de sociologie* (1958-60) et Georges Friedmann membre du comité de rédaction des *Annales* –, n'est en contact qu'avec une histoire en surface, l'histoire événementielle. La sociologie contemporaine reste donc étrangère aux niveaux où l'histoire se construit : au niveau intermédiaire du conjoncturel modélisé sous la forme de cycles et d'intercycles – tel qu'il est étudié dans les travaux d'Ernest Labrousse par exemple –, au niveau des structures qui rend compte du mouvant et de l'immobile en longue durée¹³. Braudel a pu maintenir un assentiment au sein de sa discipline autour de cette mise en forme du temps historique contre l'histoire événementielle jusqu'à ce que celle-ci soit subvertie dans une conjoncture de relève académique à la fin des années 1960.

Si la proximité d'Edgar Morin avec un certain nombre d'historiens comme Emmanuel Le Roy Ladurie, François Furet, et dans une moindre mesure André Burguière, s'explique par des trajectoires politiques homologues marquées par une remise en cause rétrospective de l'engagement communiste, la présence de deux représentants de la discipline au sein du numéro de *Communications* consacré à l'événement s'explique également par les transformations de leur univers d'appartenance et les censures que celles-ci contribuent à lever. La fin des années 1960 marque en effet l'effacement de la tutelle de Braudel au sein de l'EPHE et des *Annales* qui se dotent d'une direction collective

composée notamment de Jacques Le Goff et Emmanuel Le Roy Ladurie, la rédaction étant confiée à André Burguière. Braudel prend sa retraite en 1972 ; c'est à la fois un signe et un signal important : il a pu observer en 1968 et durant les années suivantes, la recomposition de sa discipline notamment au sein de la VI^e section de l'EPHE. Alors que l'EPHE était surtout une institution dédiée à des chercheurs et enseignants cumulants, disposant de positions souvent centrales (Collège de France, Université de Paris, etc.), le recrutement tend à se modifier dès la fin des années soixante avec une affirmation d'un recrutement interne bien moins dépendant des formes de capital institutionnalisé (agrégation, doctorat)¹⁴. Cette modification du « droit d'entrée » appelle à son tour un changement dans les mots d'ordre de la discipline dans la mesure où certains de ses représentants, moins portés à s'incliner devant le jugement des pairs de la génération précédente, tirent parti de positions étrangères au monde académique (la presse hebdomadaire, l'édition en sciences humaines, l'Institut d'études politiques, etc.) tout en permettant à la discipline d'accéder à une forme de notoriété publique inédite. Cette notoriété se paie toutefois d'une soumission accrue des historiens, variable en fonction de la position et du capital scientifique détenu, au cycle court du marché éditorial et journalistique. C'est ainsi qu'on peut comprendre la consécration à la fin des années soixante des catégories d'événement ou de biographie au sein de la discipline historique. Il est évident que certains travaux d'historiens de premier plan offrent une résistance plus ou moins marquée à ces

¹³ « Toute la recherche neuve de Claude Lévi-Strauss, affirme Braudel, n'est couronnée de succès que lorsque ses modèles naviguent sur les eaux de

la longue durée. » (« Histoire et sociologie », art. cité, p.247).

¹⁴ Voir Bourdieu Pierre, *Homo academicus*, Paris, Minuit, 1984, pp.141 et s.

changements, comme le montrent les recherches de G. Duby dans cette période qui rejette l'événement comme entité *a priori* légitime pour interroger les conditions de possibilité et de transformation sur le temps long de ce qui n'est plus alors tout à fait un événement¹⁵. On comprend pour les mêmes raisons la présence au sein du numéro de *Communications* d'Emmanuel Le Roy Ladurie et Pierre Nora et le contenu de leur contribution, le premier mettant en évidence les conditions de transformation des événements en structures durables à partir de l'enquête de Paul Bois sur les origines révolutionnaires des représentations politiques des paysans sarthois sous la III^e et IV^e République¹⁶, le second présentant une reformulation de l'événement autrement rationalisée du point de vue des mass media contemporains¹⁷.

Les logiques sociales d'une trajectoire intellectuelle

La promotion par E. Morin de la notion d'événement, notamment à travers le numéro de *Communications* de 1972, est précédée de publications qui, sans prétendre à une justification systématique de cette notion, n'en présentent pas moins des ébauches de définition qui vont alimenter les textes rédigés en vue de ce numéro.

¹⁵ Duby Georges, *Le dimanche de Bouvines*, Paris, Gallimard, 1973.

¹⁶ Le Roy Ladurie Emmanuel, « Événement et longue durée dans l'histoire sociale : l'exemple chouan », *Communications*, n°18, 1972, pp.72-84.

¹⁷ Nora Pierre, « L'événement monstre », *Communications*, n°18, 1972, pp. 162-172. Une version remaniée de ce texte sera rééditée dans l'ouvrage collectif que Nora codirige et qui marque de manière officielle une distance, et dans certains cas une rupture, avec les recherches, notamment braudéliennes, hérités de l'après-seconde guerre (« le

L'événement est en même temps une catégorie spontanée dont l'usage s'intensifie dans les années 68, en particulier au sein de la presse et des revues, savantes ou non. Il est difficile de tracer une frontière étanche entre les usages savants et les usages publics ordinaires de cette catégorie et il n'est pas étonnant que ce soient les acteurs académiques les mieux disposés à intervenir publiquement en dehors de l'espace académique qui y recourent pour livrer une interprétation plus ou moins stylisée des transformations contemporaines. Revendiquant une position de spécialiste du « présent » à travers toute une série d'entreprises academico-journalistiques, et ayant des inté-rêts à faire valoir ce capital aussi bien dans l'espace académique que journalistique, Morin engage à la fin des années soixante une rationalisation intellectuelle de la catégorie d'événement et de son lexique (« crise », « présent », « modernité », « conflit », etc.). Le travail opéré par Morin sur ces catégories, dont le numéro de *Communications* de 1972 est un aboutissement, s'éclaire à travers des options et des opportunités liées aux positions singulières qu'il occupe dans l'espace de la recherche en sciences sociales de la fin des années cinquante aux années soixante-dix.

Alors que les travaux biographiques sur E. Morin s'apparentent le plus souvent à des constructions rétrospectives faisant la part belle à son « indiscipline » ou à son

retour de l'événement », in Le Goff Jacques, Pierre Nora (dir.), *Faire de l'histoire*, Tome I, Paris, Gallimard, 1974, pp.210-228). Les promoteurs les plus titrés de la « nouvelle histoire » admettront *mezza voce* avoir recours aux journalistes plutôt qu'aux historiens de métier pour traiter des événements contemporains, la « pénétration de l'histoire nouvelle dans l'histoire contemporaine » étant « très limitée » : Le Goff Jacques, « L'histoire nouvelle », in Le Goff Jacques (dir.), *La nouvelle histoire*, Bruxelles, Complexe, 1998, p.60.

« anticonformisme » ou même cèdent à une sorte d'exaltation de soi¹⁸, il est nécessaire de prendre en compte les spécificités de la recherche dans cette période pour comprendre les rapports différenciés à la sociologie et plus généralement aux savoirs académiques qu'elles engendrent. C'est au début des années 1950 que Morin entre au CNRS en intégrant le Centre d'études sociologiques (CES) fondé par un Georges Gurvitch alors pétri de références américaines et préoccupé de tourner la page du durkheimisme¹⁹. E. Morin fait partie de ces chercheurs ayant bénéficié de l'ouverture du recrutement au CNRS dans les années 1950. Le CES, dirigé depuis 1949 par Georges Friedmann, était majoritairement composé de chercheurs ne détenant pas de titres universitaires et leur militantisme politique, dont le marxisme était l'une des sources et l'un des prolongements intellectuels évidents, constituait un idiome commun à des recherches sociologiques. Compte tenu de leurs parcours politiques, notamment au sein du Parti communiste, des chercheurs tels que Morin pouvaient trouver dans le travail de Georges Friedmann sur la « civilisation industrielle » un propos sur la classe ouvrière susceptible de perpétuer l'engagement politique dans l'engagement savant. C'est dans une certaine mesure cette ambivalence

structurelle de la sociologie – une activité académiquement déconsidérée oscillant entre engagement politique et quête de standards méthodologiques, marquée par la planification d'Etat, le financement sur contrats publics et la précarité des statuts – dont hérite le CECMAS que fonde Friedmann à l'EPHE où migre une partie des effectifs du CES.

Comme le montre l'activité d'enseignement²⁰ et de communication en France et à l'étranger d'Edgar Morin sur une période qui s'étend de la publication de la monographie sur Plozévet (*Commune en France*, 1967) à celle du premier volume de la *Méthode (La Nature de la Nature*, 1977), son travail est dans un premier temps étroitement lié au domaine des « communications de masse » que Georges Friedmann a contribué à formaliser à partir des travaux anglo-saxons dans les années cinquante et soixante²¹. Ce domaine de recherches est pleinement compatible avec un investissement sur les enjeux politiques et culturels du présent. Renouant avec une curiosité prospective pour le destin des idées et des idéologies et un traitement journalistique des phénomènes d'actualité qu'avait accueillis le bulletin *Arguments* (1956-62), E. Morin cherche à promouvoir auprès de la presse une « sociologie événe-

¹⁸ Il n'est pas étonnant qu'une partie de ces travaux biographiques soient le fait de journalistes soucieux de se donner de l'écho dans l'univers académique, et en particulier en sociologie où les opportunités semblent les plus nombreuses, en plaidant la cause du « sociologue journalisant », ce qui est une autre manière de célébrer le métier de journaliste : Greilsamer Laurent, « L'entrée en journalisme d'un non-conformiste », *Hermès*, n°60, 2011, pp.74-78 et Plenel Edwy, « Face au Sphinx », *Communications*, n°82, 2008, pp.71-86. D'autres travaux d'allure biographique, publiés par des collaborateurs directs ayant pour une partie d'entre eux participé aux enquêtes collectives dirigées par E. Morin, ont

toutefois l'intérêt de présenter un certain nombre d'informations empiriques de première main, voir par exemple Paillard Bernard, « La sociologie du présent », *Communications*, op. cit., pp.11-48.

¹⁹ Heilbron Johan, « Pionniers par défaut ? Les débuts de la recherche au Centre d'études sociologiques (1946-1960) », *Revue française de sociologie*, n°3, 1991, pp.367 et s.

²⁰ Voir tableau en fin d'article.

²¹ Pour un bilan de ces recherches et un programme d'analyse, voir Friedmann Georges, « La sociologie des communications de masse », *Aspects de la sociologie française*, op. cit., pp.79-88.

mentielle » dont des fragments méthodologiques sont publiés en conclusion de *La Rumeur d'Orléans*, enquête collective « à chaud » sur le fantasme d'une « traite des Blanches » à l'échelle d'une « ville moyenne ». Le phénomène avait été découvert dans la presse cependant que celle-ci participait de son ampleur : « Tout cela nous avait fascinés, à la lecture des articles du *Monde*, de *l'Express*, du *Nouvel Observateur*. Nous étions tentés de faire une enquête sur le vif, à chaud, dans le sens de cette sociologie 'événementielle' ou 'clinique' que nous essayons de fomentier dans notre section 'Sociologie de l'événement' au Centre d'études des communications de masse »²². Cette entreprise trouvera un débouché dans une presse hebdomadaire à la conquête d'un lectorat en expansion issu des nouvelles fractions cultivées. Elle prendra la forme d'un « Groupe de diagnostic sociologique » au service du Club de l'Obs créé par Charles Guetta, membre du conseil d'administration du *Nouvel Observateur*. C'est dans ces conditions que se construit une forme plus ou moins institutionnalisée de circulation entre le journalisme et la sociologie qui s'explique notamment par l'existence de transactions entre ces deux univers ; d'un côté un crédit intellectuel auprès d'un lectorat en expansion, de l'autre une ressource publique pour des auteurs dont la renommée s'édifie au moins en partie en dehors du monde académique et universitaire. Dans le cas d'E. Morin, les conditions d'une telle circulation reposent notamment sur des dispositions acquises au

cours de ses années de formation intellectuelle au sein d'*Arguments* et du CES.

Les enseignements et interventions de Morin témoignent également de la part croissante prise par la cybernétique et le systémisme d'une part, et la réflexion biologisante sur la « nature humaine » d'autre part. Les mêmes dispositions jouent un rôle homologue dans la mise en forme d'un discours sans exclusive sociologique en partie fondé sur une lecture de travaux scientifiques relevant de disciplines (physique, biologie, physiologie, mathématiques, intelligence artificielle, etc.) dans lesquelles Morin n'est pas reconnu comme un spécialiste. L'absence de spécialisation n'est pas ici perçue comme un obstacle mais au contraire comme un moyen d'introduire de la nouveauté au sein des sciences humaines dans une période où se multiplient les écrits de vulgarisation scientifique. Cette montée en puissance éditoriale qui concerne en particulier les sciences biologiques devient au cours des années soixante-dix un point d'appui pour des auteurs qui ont un intérêt à se faire le relais dans leurs propres disciplines de cette « révolution biologique »²³. C'est ce rapport aux savoirs d'auto-didacte lettré que perpétue E. Morin dans la relation qu'il établit avec les sciences selon un procédé qu'il a lui-même exposé : « Je ne fais pas de la bibliographie exhaustive, au sens de celle faite pour une thèse. Donc je peux me tromper, je peux m'arrêter trop tôt, mais voilà je m'arrête à un moment donné car je me dis que j'ai acquis le savoir »²⁴.

²² Morin Edgar, avec la collaboration de Paillard Bernard, Burguière Evelyne, Capulier Claude, Fischler Claude, de Lusignan Suzanne, Vérone Julia, *La rumeur d'Orléans*, Paris, Seuil, 1982 (1^{ère} éd., 1969), p.15.

²³ Lemerle Sébastien, « Les habits neufs du biologie en France », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°176-177, 2009, pp.68-81.

²⁴ Morin Edgar, Bourdeau-Lepage Lise, Kebir Leïla, « Une interview d'Edgar Morin », *Regards sur les questions d'actualité*, n°1, 2010, p.116.

Cette position de l'entre-deux, associant sociologie et journalisme, sciences humaines et sciences de la nature, positivisme et théoricisme, qui s'observe à travers toutes les activités d'E. Morin (enseignements, communications, publications), se construit en relation avec une autre définition du travail sociologique à laquelle elle s'oppose. Cette opposition est rendue explicite avec la publication, en 1963, d'un article rédigé par Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron consacré en grande partie à *L'Esprit du temps* (1962) d'Edgar Morin. L'ouvrage était présenté par les deux auteurs comme une illustration des analyses de « massmédilogues » combinant le ton prophétique et l'obsession pour le présent, l'affirmation du caractère inédit des formes modernes de communication et l'absence de distanciation historique, le recours à des notions essentialistes telles que celle de « masses » et l'indifférence aux formes de hiérarchisation et de structuration des groupes et des pratiques associés aux « masses »²⁵. On peut voir dans cet article une prise de position sur les conditions du travail sociologique dans une configuration où l'indétermination des droits d'entrée autorise tous les points de vue qui se revendiquent de la sociologie, les censures scientifiques dans les espaces de publication scientifique apparaissant à certains

insuffisantes ou défailtantes. L'article des *Temps Modernes* fut néanmoins interprété par l'intéressé dans les formes ordinaires de la polémique, comme une attaque personnelle interdisant toute réplique : « Il y a eu des polémiques qui n'étaient pas ouvertes et qui du coup donnaient lieu à des attaques méchantes. Je n'ai jamais eu de dispute d'idées avec Pierre Bourdieu qui a été un ennemi de mon œuvre sociologique et a beaucoup influencé la réception faible et mauvaise de *L'Esprit du temps* »²⁶. Morin fera rétrospectivement référence à ces tensions en évoquant son rôle de rédacteur en chef de la *Revue française de sociologie* qui, au début des années 1960, est essentiellement la revue du CES. Cette responsabilité le plaçant en situation d'autoriser la publication de travaux concurrents ou de discuter des articles prenant son travail pour objet²⁷. Ces tensions ont toutefois une dimension impersonnelle dans la mesure où elles renvoient à des positions différenciées dans un espace académique en pleine recomposition où les luttes de définition du travail sociologique portent aussi bien sur les résultats scientifiques et les moyens méthodologiques que sur la construction et les usages du canon sociologique. Les logiques de distinction s'affirment d'autant plus que les terrains sont parfois proches – l'enquête sur Plozévet est contemporaine

²⁵ Bourdieu Pierre, Passeron Jean-Claude, « Sociologie des mythologies et mythologies de sociologues », *Les Temps Modernes*, n°211, pp.998-1021.

²⁶ Morin Edgar, Wolton Dominique, « Grand entretien », *Hermès*, n°2, 2011, p.248.

²⁷ « En tant que rédacteur de cette revue, j'ai été le gérant loyal d'une chose qui n'était pas ma chose. Jamais, je ne l'ai considérée comme ma revue. Je considérais que j'étais le gérant d'une revue apte à faire connaître les travaux de sociologues attachés au centre. Et d'autant plus qu'à l'époque les chercheurs devaient impérativement publier pour pouvoir soit être maintenus, soit passer à un grade supérieur au CNRS. Donc souvent ce n'était même

pas le problème de la qualité de l'article qui était en jeu, c'était la question de la survie ou de la promotion du chercheur. Donc moi, je tenais compte de cela. Et je dois dire que la plupart des articles ne m'intéressaient pas ! J'ai fait un seul article qui exprime mon point de vue [...] Une autre fois où j'avais été attaqué par Bourdieu, je m'étais borné à faire une petite note en disant : 'Ces bourdes, Dieu merci, passeront un jour.' Passons, donc. Cette revue, je l'ai gérée pendant quelques années. J'ai oublié jusqu'à quand précisément. Vers 1966-1967, sans doute. » Morin Edgar, Valade Bernard, « Un homme de revues. Entretien », *Hermès*, n°2, 2011, p.171.

des travaux de Bourdieu sur la crise de la reproduction de la société paysanne²⁸ – et les oppositions intellectuelles majeures en partie communes, chacun étant appelé à prendre position sur des figures contemporaines incontournables comme Sartre ou Lévi-Strauss. Ainsi, les prises de position relatives à Lévi-Strauss enferment des points de vue opposés sur le structuralisme : pour Morin, qui se fait ici le relais d’une antenne au sein de l’espace intellectuel et journalistique, le structuralisme apparaît comme une forme d’obscurantisme contribuant à la dissolution de l’homme dans des structures sans histoire²⁹, alors que, dans le cas de Bourdieu, la « fascination » exercée par les « constructions structuralistes »³⁰ appelle un travail nécessaire de rupture avec cet instrument de rupture qu’est le structuralisme en tant que variante de l’objectivisme³¹. Sous le rapport des trajectoires professionnelles, des stratégies d’accumulation du capital scientifique et des rapports au métier de sociologue, tout semble donc opposer deux manières de voir et de faire : l’une affirmant la complémentarité nécessaire de la sociologie avec les autres sciences et le rôle public du sociologue

comme phénoménologue du contemporain³² ; l’autre revendiquant l’autonomie du travail sociologique, l’effort d’intégration réflexive des savoirs et la mise en œuvre d’instruments spécifiques d’objectivation³³.

Le refus d’une pratique exclusive de la sociologie comme mode d’explication général des causalités et des comportements humains d’une part, et la conversion au dialogue théoriciste entre sciences humaines et sciences dites pures et expérimentales d’autre part, trouvent également chez E. Morin une motivation dans la manière dont se sont déroulées les « enquêtes multidisciplinaires » auxquelles il a participé au cours des années 1960. Sans doute, l’expérience d’une relation infructueuse voire conflictuelle entre représentants de disciplines scientifiques différentes au cours de ces enquêtes a-t-elle renforcé chez lui, comme chez certains de ses collaborateurs, le sentiment que le salut intellectuel pourrait venir de l’instauration d’un dialogue entre les sciences porté à un plus haut degré de généralité et en dehors de toute forme de

²⁸ Ils présentent d’ailleurs un « essai de généralisation » à partir de cantons bretons, voir Bourdieu Pierre, « Célibat et condition paysanne », *Etudes rurales*, n°5-6, 1962, pp.131 et s.

²⁹ Morin Edgar, Wolton Dominique, « Grand entretien », art. cité, p.250.

³⁰ Bourdieu Pierre, « Introduction », *Le Bal des célibataires. Crise de la société paysanne en Béarn*, Paris, Seuil, coll. Points, 2002, p.10. Une fascination initiale dont témoigne notamment son texte des mélanges offerts à Lévi-Strauss : « La maison kabyle ou le monde renversé » in Pouillon Jean, Maranda Pierre (dir.), *Echanges et communications. Mélanges offerts à Claude Lévi-Strauss à l’occasion de son 60^e anniversaire*, Paris-La Haye, Mouton, 1970, repris dans Bourdieu Pierre, *Esquisse d’une théorie de la pratique*, Genève, Droz, 1972, pp.45-59.

³¹ Voir Bourdieu Pierre, « Structuralism and Theory of Sociological Knowledge », *Social Research*, n°4,

1968, pp.702 et s. et Bourdieu Pierre, *Esquisse d’une théorie de la pratique*, op. cit., pp.171 et s.

³² Morin Edgar et al., *La rumeur d’Orléans*, op. cit., pp.324 et s.

³³ Voir Bourdieu Pierre, Chamboredon Jean-Claude, Passeron Jean-Claude, *Le Métier de sociologue*, Paris, Ecole Pratique des Hautes Etudes – Mouton, 1968. Un autre élément de cette opposition, au-delà du rapport aux analogies biologiques ou organicistes, est la proximité ou la distance au renouveau du biologisme qui intègre dans les années 1960 le discours intellectuel et le lexique des sciences humaines. Le phénomène est épinglé par les entrées de l’encyclopédie des idées reçues (« avenir », « cerveau », « génétique », « intelligence », etc.) figurant dans « La production de l’idéologie dominante » (avec Boltanski Luc), *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°2-3, 1976, pp.9-31.

confrontation des disciplines sur un même terrain empirique³⁴.

De ce point de vue, l'enquête de Plozévet a durablement marqué la trajectoire de Morin. Lancée au début des années 1960 grâce au financement de la Délégation générale à la recherche scientifique et technique (DGRST) et placée sous le patronage d'un « comité des sages », le Comité d'analyses démographiques, économiques et sociales (CADES), composé d'un anthropologue (Cl. Lévi-Strauss), d'un démographe (J. Bourgeois-Pichat), d'un géographe (M. Le Lannou), d'économistes et de statisticiens (J. Fourastié, Cl. Gruson), d'historiens (Ernest Labrousse, Robert Mandrou), de sociologues (A. Girard, G. Friedmann, J. Stoetzel), et de spécialistes de sciences médicales (R. Bourlière, R. Gessain), l'enquête s'inscrivait dans le genre des *Middletown studies* et répondait à l'objectif politique d'informer sur le mouvement de modernisation de la société française³⁵. Elle avait associé durant plusieurs années une centaine de chercheurs issus de disciplines différentes (médecine, génétique, ethnologie, sociologie, histoire, etc.) dans le but de saisir un « isolat humain », une commune de la pointe du Finistère, à partir de ses caractéristiques physiques, anthropologi-

ques, démographiques et historiques. Le postulat d'une spécificité bio-anthropologique de Plozévet avait pris le pas sur d'autres considérations en raison de l'importance croissante de Robert Gessain au sein du CADES dont les autres membres s'étaient progressivement désinvestis. Cette enquête fut un échec du point du dialogue alors qualifié de « multidisciplinaire » que ses initiateurs avaient cherché à faire vivre, surtout si on la compare à d'autres recherches monographiques engagées au même moment, comme celle de Christian Pelras sur la commune de Goulien³⁶ distante d'une vingtaine de kilomètres de Plozévet, présentant des données mieux intégrées et une lecture plus homogène des transformations locales. Elle fut également confrontée aux résistances de la population locale surtout après la publication de l'ouvrage de Morin, recruté par G. Friedmann au terme de la phase de recueil des données, qui avait été accusé de dévoiler l'intimité des habitants sans leur agrément et de méconnaître aussi bien les représentations que les traditions faute de maîtriser la langue bretonne. La publication de *Commune en France* (1967), bien avant la synthèse dont était chargé André Burguière³⁷, avait soulevé une polémique au sein du CADES à tel point qu'une

³⁴ C'est ce que laisse entendre, après l'expérience de l'enquête collective de Plozévet, le retrait de Morin de l'enquête du « groupe de diagnostic sociologique » du CECMAS sur le complexe de Fossur-Mer conduite au début des années 1970, Morin étant mobilisé par la rédaction du *Paradigme perdu : la nature humaine* (1973) et par la préparation d'un colloque international sur « L'Unité de l'Homme ». « Je crains que les nouvelles préoccupations d'Edgar Morin le tiennent de plus en plus éloigné du terrain », se souvient Bernard Paillard, « La sociologie du présent », art. cité, p.23.

³⁵ Sur le financement de l'enquête et son inscription dans une logique planificatrice, voir Masson Philippe, « Le financement de la sociologie fran-

çaise : les conventions de recherche de la DGRST dans les années soixante », *Genèses*, n°1, 2006, pp.113 et s.

³⁶ Pelras Christian, « Goulien - Commune rurale du Cap Sizun (Finistère) », *Cahiers du Centre de recherches anthropologiques*, n°3, 1966, pp.147-587. L'étude, réalisée dans le cadre d'une thèse de troisième cycle, s'inscrivait dans l'ensemble des enquêtes de Pont-Croix qui comprenaient également l'étude pluridisciplinaire de Plozévet. Voir Paillard Bernard, « A propos d'Edgar Morin. Goulien », *Ethnologie française*, n°4, 2004, pp.726-729.

³⁷ Burguière André, *Bretons de Plozévet*, Paris, Flammarion, 1975.

sanction disciplinaire fut envisagée par le CNRS contre Edgar Morin³⁸.

Au cours de l'enquête s'est également cristallisé un ensemble de relations académiques et de perspectives intellectuelles que vont intégrer les publications ultérieures de Morin, dont le numéro de *Communications* de 1972. Le recours de Morin à l'histoire, ne serait-ce que comme préalable à la compréhension de la trajectoire de Plozévet³⁹, s'est opéré au sein du domaine émergent de l'anthropologie historique. Celle-ci sera d'ailleurs représentée dans le numéro de *Communications* sur l'événement notamment par l'intermédiaire d'Emmanuel Le Roy Ladurie. L'anthropologie historique offrait une continuité avec les travaux antérieurs de Morin – en particulier *L'Homme et la mort* (1951), consacré rétrospectivement par l'un des tenants de la « Nouvelle histoire » pour avoir contribué à un « basculement décisif dans la réflexion théorique des sciences humaines et dans leur manière de se penser face aux sciences de la vie »⁴⁰ –, tout en remettant en question certains aspects de l'héritage des *Annales* tels que l'indifférence présumée pour les relations entre le biologique et le social interprétée par les promoteurs de l'anthropologie historique comme la marque d'un déterminisme étroit lié à un intérêt devenu exclusif pour les structures économiques. Plozévet a ainsi été l'un des

terrains d'expérimentation des problématiques naissantes de l'anthropologie historique qui avait pour ambition, selon le témoignage d'André Burguière, d'instaurer un dialogue entre sciences sociales et sciences biologiques que les recherches historiques d'après-guerre auraient contribué à défaire. Il n'en reste pas moins que la formule de ce dialogue imposée par le maître d'œuvre du projet Robert Gessain s'est avérée être en partie à l'origine de l'échec de l'enquête plozévetienne. Les présupposés bio-anthropologiques, notamment dans leur développement génétique (ce dont témoigne l'intérêt pour les phénomènes de consanguinité et les maladies intergénérationnelles à l'échelle de la commune), ont en effet constitué un obstacle à la mise en œuvre d'hypothèses communes et à la cohérence des résultats⁴¹. Une autre forme de lien possible entre les différentes productions disciplinaires suscitées par l'enquête de Plozévet aurait pu être la statistique, mais la multiplicité des catégories d'interprétation (médicales, démographiques, socioprofessionnelles, etc.) rendait difficile, voire impossible, la conversion des données d'une discipline à l'autre faute de problématique transversale solide. Les usages dominants de la statistique en sciences humaines et sociales étaient par ailleurs suspectés, notamment par les historiens anthropologues, de poursuivre une tendance

³⁸ Paillard Bernard, « A propos de Plozévet. Retour sur une polémique académique », *Hermès*, n°2, 2011, pp.176-181.

³⁹ L'historien André Burguière, qui centralise les différents rapports de recherche en vue de la synthèse générale, est en constante relation avec Morin, sans doute en partie pour compenser l'absence des rapports de recherche des historiens parmi ceux que Burguière lui transmet au moment où il rédige son livre sur Plozévet. Voir Burguière André, « Plozévet, une mystique de l'interdisciplinarité », *Les Cahiers du Centre de recherches Historiques*, n°36, 2005, p. 18 ; Morin Edgar,

Commune en France : la métamorphose de Plozévet, Fayard, Coll. Pluriel, 2013 (1^{ère} éd. 1967), p.32. Les affinités politiques (une distance progressive au marxisme et au Parti communiste) sont en partie au fondement des relations de sympathie entre Burguière et Morin, de même qu'entre Morin et le directeur de la collection « Le Monde sans frontières » chez Fayard, François Furet, dans laquelle est publiée *Commune en France*.

⁴⁰ Burguière André, « Le long voyage de *L'Homme et la mort* », *Communications*, n°82, 2008, p.49.

⁴¹ Burguière André, « Plozévet, une mystique de l'interdisciplinarité », art. cité, pp.15-16.

quantificatrice propre à l'étude des structures de long terme. Il semblait désormais essentiel de repenser le rapport à la quantification en vue d'explorer des phénomènes délaissés tels que les « mentalités ». Pour autant, Morin n'a pas fait sienne la position défendue par Lévi-Strauss qui avait émis au sein du « comité des sages » des réserves sur la perspective bio-anthropologique et les enseignements pluridisciplinaires de l'enquête⁴². Dans l'introduction de son ouvrage sur Plozévet, il marquait à nouveau une distance vis-à-vis de l'intégration des objets et des méthodes sous le label exclusif de la sociologie, et réaffirmait l'impératif de penser à l'« intersection des disciplines » dans le cadre d'une « sociologie du présent » accordant « un privilège au changement » et « refoulant au second plan les grandes permanences »⁴³.

L'opportunité d'un séjour de recherche au Salk Institute de San Diego⁴⁴ qu'il obtient en 1969 par l'entremise du biologiste Jacques Monod, permet à E. Morin de s'abstraire temporairement des enjeux propres à l'univers académique hexagonal. Le journal de ce séjour qu'il tient quasi quotidiennement⁴⁵ met toutefois en évidence l'insistance de dilemmes pratiques et théoriques à la fois dans les réflexions qu'il engage en terre californienne et dans son rapport au monde de la recherche. Si ce séjour au Salk Institute est

l'occasion de tourner provisoirement la page de la « bureaucratie de la recherche » française après l'expérience de Plozévet, les questions héritées de l'univers d'appartenance demeurent dans la mesure où elles imposent la recherche d'une alternative à une sociologie qui affirme la nécessité d'une rupture avec une phénoménologie du monde social⁴⁶. C'est toutefois en Californie où, sans véritable contrainte de recherche et d'écriture, il est invité à réfléchir conjointement avec les chercheurs résidents aux conséquences du renouvellement de la science biologique, que Morin va trouver en partie les ressources lui permettant de donner un sens nouveau à des investissements intellectuels antérieurs. L'observation des formes que prennent les contre-cultures et le militantisme politique californien se mêlent à des considérations théoriques par lesquelles Morin condamne l'analyse structurale au nom de son impuissance à penser le présent⁴⁷. A l'appui de la systémique américaine, qu'il redécouvre parallèlement dans la biologie de J. Monod, il s'agit maintenant de mettre en balance les « structures closes » et les « systèmes ouverts ».

Morin mobilise par ailleurs, dans le cas de l'actualité des luttes en Californie, ce regard resserré sur l'événement qu'il avait porté quelques mois auparavant sur Mai 68, dans un feuilleton commandé par *Le Monde*, puis dans *La Brèche*⁴⁸. Les articles

⁴² *Ibid.*, p.6.

⁴³ Morin Edgar, *Commune en France : la métamorphose de Plozévet*, *op. cit.*, pp.21 et 25.

⁴⁴ Du nom du biologiste américain, inventeur du vaccin contre la poliomyélite, avec lequel Morin s'entretient plusieurs fois lors de son séjour.

⁴⁵ Morin Edgar, *Journal de Californie*, Paris, Seuil, Points Anthropologie, 1983 [1^{ère} éd. 1970].

⁴⁶ On le voit à plusieurs reprises à travers la mention, sur un mode très personnel, des effets des prises de position de P. Bourdieu sur sa propre

trajectoire, Morin Edgar, *Journal de Californie*, *op. cit.*, pp.79 et 237.

⁴⁷ « Quelle théorie structurale pourra jamais expliquer [...] la frénésie, l'extase, le délire », *Ibid.*, p.96. Ailleurs, Morin stigmatise le « triomphe » de la « synchronie » dans les « provinces conquises » par le structuralisme (*Ibid.*, p.159).

⁴⁸ Morin Edgar, Lefort Claude, Coudray Jean-Marc (pseudonyme de Castoriadis Cornelius), *Mai 68 : la brèche. Premières réflexions sur les événements*, Paris, Fayard, 1968.

du *Monde* proposaient en effet une lecture des événements essentiellement fondée sur la chronologie politique, traduisant un rapport d'immédiateté à l'objet revendiqué comme tel à travers des propos, réitérés notamment dans un article de *Communications* publié en 1968, posant la nécessité pour la sociologie de se faire phénoménologie de l'événement et pour l'observateur de se situer dans le prolongement de l'événement en écartant toute « recette de l'objectivité »⁴⁹. Les seuls mécanismes généraux ayant la faveur d'E. Morin semblent « dissimulés par les régularités sociales »⁵⁰ et « répandus », « secrétés » ou « propagés » par l'événement lui-même⁵¹. Le lexique adéquat pour en rendre compte n'est alors, aux yeux d'E. Morin, ni celui d'une statistique attachée aux régularités ni celui d'un structuralisme laissant dans l'ombre le « versant diagnostique-clinique » de la sociologie événementielle⁵². Il doit au contraire emprunter aux analogies politiques ou biologiques l'idée d'une « nature sociale » fluide, restituant à l'événement sa dimension accidentelle. Sont dès lors mis en évidence pour expliquer l'événement Mai 68, un « kérenskysme » des pouvoirs universitaires libérant l'« agitation » des « groupuscules »⁵³, des « diastases révolutionnaires » par lesquelles le « mouvement spontané » des étudiants est « orienté » et « régularisé »⁵⁴, l'« électrolyse » du mouvement réalisée par la rencontre de groupes « marginaux » au sein de l'Université et de

l'entreprise⁵⁵. Prenant le parti de l'événement contre les structures, Morin met en cause « un gigantesque effort scientifique voué à liquider, expulser, contourner, vider l'événement, de manière à atteindre le royaume formalisé et mathématisé des relations et structures »⁵⁶. « Que s'est-il passé en mai 1968 ? » interroge-t-il finalement : « Un 'accident' sociologique, c'est-à-dire quelque chose qui n'était pas inscrit dans le processus normal d'une société... mais un accident interne, venu de la rupture d'une digue, d'un vaisseau, venu d'une déflagration qui s'est produite à l'intérieur du corps social, très près de la tête, et qui a paralysé tout le système nerveux central »⁵⁷.

Les rencontres, activités et lectures de Morin au cours de son séjour en Californie le mettent également en présence de chercheurs consacrés académiquement, dont Jonas Salk lui-même. De nombreux passages de son journal dédiés à cette « pépinière de Prix Nobel », cette « tête chercheuse de la biologie »⁵⁸ qu'est le Salk Institute, témoignent du fait que cette notoriété savante donne prise à la croyance dans les vertus d'une explication générale par une « pan-biologie » de l'organisation du vivant mais aussi de l'organisation sociale⁵⁹. Les catégories d'interprétation qui circulent dans les recherches qu'il est convié à discuter – comme lors de cette table ronde organisée par le Council for Biology of Human Affairs du Salk Institute portant sur

⁴⁹ Morin Edgar, « Pour une sociologie de la crise », *Communications*, n°1, 1968, p.4 et 6.

⁵⁰ *Ibid.*, p.12.

⁵¹ Morin Edgar, « Les jours qui ébranlent la France », *Le Monde*, 20 mai 1968.

⁵² Morin Edgar, « Pour une sociologie de la crise », art. cité, p.5.

⁵³ Morin Edgar, « La commune étudiante », *Le Monde*, 17 mai 1968.

⁵⁴ Morin Edgar, « Les jours qui ébranlent la France », *op. cit.* ; Morin Edgar, « Pour une sociologie de la crise », art. cité, p.10.

⁵⁵ Morin Edgar, « La commune étudiante », *op. cit.*

⁵⁶ Morin Edgar, « Pour une sociologie de la crise », art. cité, p.4.

⁵⁷ Morin Edgar, « De la révolte étudiante à la contestation du pouvoir », *Le Monde*, 5 juin 1968.

⁵⁸ Morin Edgar, *Journal de Californie*, *op. cit.*, p.39.

⁵⁹ *Ibid.*, p.43.

les utilisations de la biologie dans les sciences humaines – vont dans un premier temps l'engager à réviser son lexique. Sous la stabilité apparente des intitulés de cours et des thèmes de ses interventions dans la période qui suit immédiatement son séjour californien, Morin opère progressivement une biologisation de ses objets de prédilection : l'événement sera désormais pensé dans la perspective d'une auto-organisation du vivant et de la société⁶⁰. Morin se prête d'autant mieux à cette révision que les recherches scientifiques qui lui sont présentées lors de son séjour se donnent parallèlement comme des savoirs traitant de problèmes éminemment politiques (vieillesse de la population, maladies génétiques, traitement des dépendances, contrôle des pathologies mentales, etc.). Plusieurs ouvrages consultés et cités par Morin, tels que le best-seller de Gordon Rattray Taylor, *The Biological Time Bomb* (1968)⁶¹, font la promotion de cette idée d'une prise en charge croissante par les sciences biologiques de problèmes à la fois anthropologiques, politiques et sociaux. « Il ne s'agit pas seulement ici, affirme Morin, de faire progresser la biologie d'avant-garde ou de développer une science méta-disciplinaire. Il s'agit d'aider l'humanité à résoudre ses problèmes fondamentaux. L'obsession de Salk, c'est bien l'humanité »⁶².

Cette phase d'accumulation primitive, dans l'univers du Salk Institute, des connais-

sances biologiques et de leur usage possible en sciences humaines sous le vocabulaire unifiant de la systémique et de la cybernétique américaines, entraîne une conversion de Morin à l'analyse bio-anthropologique⁶³. Dès 1971, ses enseignements à l'EPHE portent exclusivement sur la théorie des systèmes en relation avec la « nouvelle biologie ». Il en est de même pour ses communications qui, à partir de 1970, convergent vers ces thématiques. Lors de son séjour californien, E. Morin avait évoqué deux projets de livre, l'un portant sur le phénomène des « communes » observé sur la côte Ouest, l'autre sur « la nature de la société (biologie et anthropologie) »⁶⁴. Le projet d'enquête empirique sera abandonné au profit d'une réflexion générale sur l'analyse bio-anthropologique. Morin trouvera les conditions institutionnelles pour développer ses réflexions avec des collectifs constitués de proches, au sein de l'EPHE et du Centre international d'études bio-anthropologiques et d'anthropologie fondamentale (CIEBAF) qui devient en 1972 le Centre Royaumont pour une Science de l'Homme. C'est dans cette institution que Morin mobilise ses relations en vue d'un colloque sur « L'Unité de l'Homme » (1972) à travers lequel il cherche à promouvoir l'homme comme « notion ouverte et non close » en faisant « communiquer l'anthropologie et le biologique »⁶⁵. Dans cette même période, durant laquelle il prépare la publication du

⁶⁰ « L'événement-hasard (*randomness*) est en fait une idée fondamentale du XXe siècle. Refoulé par les sociologues, il est au cœur de la biologie (origine de la vie, mutations, donc évolution) [...] Il me semble que j'en arrive à un problème clé : ne peut-on définir la vie comme un système événementialisé », *Ibid.*, pp.57-58.

⁶¹ *Ibid.*, p.93.

⁶² *Ibid.*, p.40.

⁶³ « En découvrant non seulement le continent inconnu de la nouvelle biologie, mais la problématique fondamentale qu'elle fait émerger, je me trouve soudain sur la plaque tournante de ma vraie recherche », *Ibid.*, p.246.

⁶⁴ *Ibid.*, pp.174, 190 et 232.

⁶⁵ Morin Edgar, « Un voyage à travers les multiples disciplines », *Le Monde*, 11 octobre 1974. Sur le contexte du colloque, voir Fischler Claude, « 'L'unité

Paradigme perdu, la nature humaine (1973) et de *La Nature de la Nature* (1977), Morin délègue ses enseignements à l'EPHE à un jeune chercheur romain proche de J. Monod⁶⁶, et réduit considérablement le nombre de ses interventions dans les colloques en France comme à l'étranger. Ces années, on le remarque notamment à partir de ses cours et interventions, sont celles de l'abandon du label sociologique et, plus nettement encore, du refus d'une lecture présentée comme « déterministe » de l'homme qui se limiterait à son histoire sociale. Ce déplacement impliquera pour Morin de se confronter à d'autres formes de censure, cette fois en dehors de la discipline sociologique⁶⁷.

Retour sur l'« événement » 68

Le renouvellement des catégories d'intelligibilité de l'histoire sous l'effet de l'effondrement de certaines formes de censure intellectuelle en partie lié à la disqualification de l'analyse structurale, concourt à ce que les commentateurs de la conjoncture de Mai 68 invoquent l'événement comme une essence sans créateurs, renonçant par-là à prendre au sérieux les luttes et les processus ayant conduit à la conjoncture elle-même et qui se réactualisent au cœur de celle-ci. Les représentations les plus communes et les plus spontanées, quoiqu'elles se parent d'un lexique savant, sont ainsi mises en œuvre pour penser l'« événement », en mettant entre

parenthèses l'ensemble des phénomènes susceptibles d'être apparentés à des continuités « structurelles ». On l'observe dans le cas de Morin à partir de ses interventions « à chaud » sur 68 qui écartent d'emblée les effets de la « production croissante des diplômés »⁶⁸ dans la genèse des dispositions à la révolte pour mieux renouer avec une philosophie intentionnaliste et anhistorique de l'action qui est généralement celle des acteurs : « *La révolte, affirme Morin, est née spontanément, par réaction en chaîne d'étudiants à partir des arrestations brutales en cour de Sorbonne, et toutes les grandes initiatives ont une origine spontanée, parfois même contrariée par les groupes révolutionnaires : la grande bacle de trente kilomètres dans Paris, avec le surprenant arrêt des drapeaux rouges sous l'Arc de triomphe, le jaillissement des barricades, l'occupation 'autogérée' de Censier* »⁶⁹. Sous des formes et avec des conséquences différentes, c'est le même rapport d'adhésion à l'événement, qui va de pair avec une réserve commune à l'égard des continuités, que mettent en évidence les prises de position des sociologues, et plus généralement des spécialistes de sciences humaines, sur Mai 68.

Il n'est donc pas étonnant qu'au-delà des rapports politiques des sociologues à la conjoncture qui les inclinent à célébrer ou à disqualifier l'événement, une part non négligeable d'entre eux ait recours à des schèmes communs (analogies organicistes, éthologie de l'agressivité, psychodrame, psychologie des foules, etc.) qui sont le plus

de l'homme', retour sur un colloque fondateur », *Sciences humaines*, décembre 2005.

⁶⁶ Massimo Piattelli-Palmarini, ancien chargé de recherche à l'Institut Pasteur sous le patronage de Jacques Monod et futur directeur du Centre Royaumont.

⁶⁷ C'est ce que mettent en évidence à la fin des années soixante-dix les positions de certains

auteurs scientifiques, comme le mathématicien René Thom, contre l'« épistémologie populaire française » représentée notamment par Edgar Morin. Voir Thom René, « Halte au hasard, silence au bruit », *Le Débat*, n°3, 1980, pp.119-132.

⁶⁸ Morin Edgar, « La commune étudiante », art. cité.

⁶⁹ Morin Edgar, « Le peuple et la jeunesse », *Le Monde*, 18 mai 1968.

souvent le support d'une représentation naturalisante de l'ordre social dissociant l'« événement » de toute causalité sociale. On pourrait ainsi montrer, en s'appuyant sur les enseignements de la trajectoire d'E. Morin, comment la distance revendiquée à l'explication sociologique d'auteurs à l'occasion labellisés comme sociologues les incitent à recourir à ce type de schèmes⁷⁰. L'antienne du « conflit de générations », dans lequel les commentateurs voient alternativement une « révolte de la jeunesse contre la société de consommation »⁷¹ ou une « crise de la transmission », s'inscrit dans ce même répertoire de représentations⁷². Ce recours fréquent à une psychologie naturalisante contribue à éterniser le présent, en éliminant les propriétés longitudinales de la conjoncture qui permettraient de comprendre autrement le « conflit de générations », par exemple en réfléchissant sur la différenciation des rapports subjectifs et objectifs à l'avenir d'acteurs issus de générations et de milieux différents⁷³. Le schème ordinaire du « conflit de générations » interdit ainsi de penser les différences sociales au sein d'une même génération qui peuvent se révéler dans la conjoncture sous la forme de tensions, de même que les continuités entre générations

différentes notamment du point de vue du transfert des ressources détenues par les générations précédentes.

Les divers profits attachés à l'intervention dans la presse hebdomadaire, voire dans la presse dite « contre-culturelle », de sociologues qui, pour des raisons en partie liées à leur formation dans l'après-guerre, ne se sont jamais complètement départis d'une lecture militante, expliquent la portée prophétique qu'ils donnent à leurs analyses. Nombre de textes publiés dans la conjoncture par des sociologues s'appuient ainsi sur les discontinuités les plus évidentes, celles-là mêmes que mettent en avant les acteurs, pour affirmer la pertinence de leur point de vue. L'événement offre alors l'opportunité de mettre à l'épreuve leur philosophie de l'événement dans des conditions qui se prêtent au commentaire évolutionniste le plus souvent en dehors de tout raisonnement empirique. C'est ainsi qu'Alain Touraine, entré lui aussi au CES par l'entremise de G. Friedmann puis à l'EPHE, transpose dans l'analyse de la conjoncture quelques-unes de ses catégories téléologiques appliquées quelques années auparavant au monde ouvrier (« identité », « conscience », « action », « sujet historique », « totalité »)⁷⁴ tout en produisant un verdict sur le sens de

⁷⁰ On pense notamment à R. Aron et à son analyse du groupe étudiant (*La révolution introuvable : réflexions sur les événements de Mai*, Paris, Fayard, 1968).

⁷¹ Une lutte des jeunes contre « le demi-nirvâna consommateur » : Morin Edgar, « Conflit de générations et lutte de classes », *Le Monde*, 6 juin 1968.

⁷² Elle est au fondement d'un questionnement légitimiste qui conduit à affirmer la nécessité d'une réforme, voire parfois d'une restauration, des modèles d'autorité familial et scolaire. Voir Mendel Gérard, *La crise de générations : étude sociopsychanalytique*, Paris, Payot, 1969. La manipulation des catégories psychanalytiques (et notamment l'historisation des catégories freudiennes) est un enjeu couvrant des perspectives normatives extrêmement variées, ce dont

témoignent par exemple les usages concurrents de la référence à Marcuse en France, voir Trebitsch Michel, « Voyages autour de la révolution : les circulations de la pensée critique de 1956 à 1968 », in Geneviève Dreyfus-Armand, Robert Franck, Marie-Françoise Lévy, Michelle Zancarini-Fournel (dir.), *Les années 68 : le temps de la contestation*, Bruxelles, Complexe, 2000, pp.69-88 ; Lacroix Bernard, Landrin Xavier, Pailhès Anne-Marie, Rolland-Diamond Caroline, « Penser l'histoire des contre-cultures », *Les contre-cultures : genèses, circulations, pratiques*, Paris, Syllepse, 2015, pp.23-27.

⁷³ Bourdieu Pierre, *Homo academicus*, op. cit., pp.206 et s.

⁷⁴ Parmi les nombreuses prises de position de l'auteur sur mai 68 dans cette période, voir

l'histoire aboutissant à la mise hors-jeu de la « vieille classe ouvrière » au profit des « techniciens » et des « experts » comme nouvel « acteur principal » des luttes⁷⁵. L'analyse partageait avec celle E. Morin l'opposition entre le clos et l'ouvert mais cette fois sous la forme de l'opposition entre le passé et l'avenir. Cette rhétorique est d'ailleurs commune à toutes les sociologies de la « modernisation » (H. Mendras ou M. Crozier). La métaphysique sociale de Touraine s'érigait ainsi en entreprise de jugement d'un passé dépassé, sous l'apparence de décrire ce qui se passe à la lumière de ce qui s'est passé. Elle diagnostiquait, comme d'autres, l'avènement d'une société nouvelle, en jouant sur des oppositions dans l'air du temps (la « technocratie » succède au « capitalisme », le « monde professionnel » au « monde industriel ») avec la particularité d'emprunter sans le dire au registre de la prophétie à la James Burnham⁷⁶ avec laquelle elle partageait une forme d'hostilité au marxisme.

Les travaux apparemment les plus distanciés de l'exercice prophétique d'intellectuel n'en sont pas moins marqués par la position de leurs auteurs dans l'espace savant qui détermine en partie leur relation à la conjoncture et la lecture qu'ils en

donnent. On reconnaît ainsi dans les écrits de Raymond Boudon sur Mai 68 un point de vue élaboré antérieurement qui trouve également dans la conjoncture l'occasion d'une mise à l'épreuve. On oublie trop souvent comment l'entreprise de Boudon a aussi apporté son concours à la critique des méthodes structurales dans les années 1960, soit à travers la défense d'une unification méthodologique de la sociologie autour de modèles de causalité formels (en rejetant parallèlement les modèles de quantification de l'enquête structurale tels que l'analyse factorielle)⁷⁷, soit à travers un travail systématique d'évaluation et de hiérarchisation des structuralismes⁷⁸. Il n'est donc pas surprenant de constater dans l'étude qu'il consacre à l'origine scolaire des « événements » de 68 une euphémisation des phénomènes de structure (comme les phénomènes de reproduction ou d'inertie), dont les analyses sont regroupées sous le label disqualifiant de (néo)fonctionnalisme. Cette posture conduit à défendre *a contrario* une définition faiblement socialisée des acteurs et une interprétation des trajectoires scolaires et professionnelles à partir des « choix » de mobilité qu'ils effectuent dans des contextes stratégiques⁷⁹. Les couples conceptuels usuels (subjectivité-objectivité,

« Entretien avec Alain Touraine », *Actuel : C'est demain la veille*, Paris, Le Seuil, 1973, pp.163-184. Pour un point de vue critique sur le lexique tourainien de l'époque, voir Reynaud Jean-Daniel, Bourdieu Pierre, « Une sociologie de l'action est-elle possible ? », *Revue française de sociologie*, vol.7, n°4, 1966, pp.508-517.

⁷⁵ Touraine Alain, *Le mouvement de mai ou le communisme utopique*, Paris, Seuil, 1968.

⁷⁶ Sur l'importation de James Burnham et la diffusion de ses idées en France, voir Romano Joseph, « James Burnham en France : l'import-export de la 'révolution managériale' après 1945 », *Revue française de science politique*, Vol.53, n°2, pp.257-275.

⁷⁷ On trouve en effet une critique des travaux de Charles Spearman ou inspirés par lui à la fois dans

L'Analyse mathématique des faits sociaux, Paris, Plon, 1967 et dans *A quoi sert la notion de « structure » ? Essai sur la signification de la notion de structure dans les sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1968.

⁷⁸ Voir la publication de la thèse complémentaire de Boudon dirigée par Raymond Aron (*A quoi sert la notion de « structure » ?*, *op. cit.*) qui met en cause quelques-unes des analyses structurales les plus discutées alors (Zellig Harris, Roman Jakobson, George Murdock) au-delà même de la linguistique et de l'anthropologie.

⁷⁹ Boudon est par exemple conduit à penser la « crise » au sein de l'Université à partir des choix d'orientation et des attentes différenciés des acteurs, certains choix étant « moins soumis aux déterminismes sociaux » que d'autres en raison

stratégies-structures, individus-systèmes, micro-macro, etc.) qui donnent sens à une telle analyse, fonctionnent, là encore, non seulement par référence au structuralisme et à ses alternatives mais aussi par rapport au contexte politique immédiat dont elle rend compte.

Comment dès lors échapper au rapport réactionnel à la conjoncture et aux rationalisations par lesquelles s'imposent les catégories de l'interprétation spontanée ? Peut-être en se donnant les moyens de traiter les « années 68 » comme objet de recherche à part entière en intégrant à l'analyse la relation sociale de l'observateur à l'objet lui-même. On pourrait évoquer, dans cette perspective, l'expérience de recherche en partie publiée dans *L'Utopie communautaire*⁸⁰, qui peut convaincre du caractère de fausse alternative, et même du caractère de faux problème du couple conceptuel événement-structure. L'objet de la recherche était la population de ces jeunes qui, dans les « années 68 » en France, ou plus exactement entre 1970 et 1973, abandonnaient parents, études et amis et allaient, qui dans les Cévennes, qui dans l'Ardèche ou les Alpes, « garder les chèvres » ou, selon l'expression consacrée, partaient « vivre en

communauté ». *L'Utopie communautaire* traite des raisons de ce départ, du fonctionnement des groupes ainsi rassemblés et de la trajectoire du mouvement communautaire. Vu de loin, cet *exit* qui mène des villes aux champs où trouver refuge et vivre « libre », sont partie prenante d'un événement, conventionnellement désigné sous l'expression d'« événements de Mai 68 ». Mais il renvoie aussi bien à un « effet structurant » de l'événement, beaucoup de jeunes qui se convertissent à la vie communautaire invoquant souvent la déception consécutive à ce mois de mai pour justifier leur nouvelle vie. Malheureusement, il ne s'agit là que d'une vision immédiate que contribue à démentir le travail de construction de l'objet. Dès qu'on s'intéresse aux personnes engagées dans la mobilisation communautaire, plutôt qu'au résultat observable de son action, Mai 68 apparaît au mieux comme une référence et une justification. Une justification : ils invoquent Mai 68 comme un point de repère pour leur interlocuteur et comme un *deus ex machina*, c'est-à-dire comme un mot de passe et un point d'honneur dans la restitution de leur passé. Cette invocation n'engage en rien le sociologue à croire qu'elle est la relation ou même la

d'une moindre influence des instances de socialisation (pour les enfants issus des catégories d'ouvriers ou d'employés sur lesquels l'emprise du modèle professionnel familial se relâche à mesure qu'ils s'élèvent dans le cursus), voir Boudon Raymond, « La crise universitaire française : essai de diagnostic sociologique », *Annales ESC*, n°3, 1969. On s'interroge sur la pertinence de la tendance actuelle en sociologie et en science politique à regrouper sous le même label de « sociologie du déclassement » des sociologies de l'éducation et plus largement de la mobilité sociale dont les propositions sont extrêmement hétérogènes et reposent sur une anthropologie de l'acteur et une analyse de la dynamique de la structure sociale présentant des différences considérables (entre autres les sociologies de R. Boudon et de P.

Bourdieu dont les rapports aux sociologies alors dominantes de la mobilité et de la structure sociale, comme celles de Sorokin, Lazarsfeld, Riesman ou Merton, sont eux-mêmes différents voire concurrents). Il est par ailleurs paradoxal qu'au nom d'une anthropologie et d'une représentation des formes de la mobilité sociale plus « empiriques » (moins « légitimistes »), ce genre de considération conduise à écarter de la construction de l'objet la sémantique du déclassement comme mot d'ordre pratique, dont les archives des luttes dans les années 68 font état, qui devrait au contraire être pleinement intégrée à l'analyse.

⁸⁰ Lacroix Bernard, *L'utopie communautaire : histoire sociale d'une révolte*, Paris, PUF, 2006 (1^{ère} éd. 1981).

motivation de leur comportement. On ne fait que redécouvrir cette proposition centrale issue des acquis de la recherche selon laquelle les acteurs historiques concrets impliqués qui est initialement et conventionnellement considéré comme un événement, sont toujours construits avant et en dehors de l'événement ainsi que par bien autre chose que l'événement en tant que tel. dans ce Avant et en dehors : les soixante-huitards sont socialisés dans les années cinquante et soixante, comme les députés des Etats généraux, qui vont pourtant s'opposer à la société de cour, ont été formés dans l'univers de l'Ancien Régime⁸¹. Bien autre chose que l'événement : ils sont nés dans un pays défini, ils ont été scolarisés dans un univers scolaire spécifique, ils ont connu des succès et des échecs, ils appartiennent ou non à l'univers professionnel. C'est pourquoi l'image publique de l'événement (les « événements de 68 », mais on pourrait dire la même chose de la Révolution française) comme désignation *a priori*, utile au mieux à la fixation d'un repère minimal permettant le dialogue entre chercheurs, est toujours un obstacle à l'enquête empirique, un élément prénotionnel au regard de la construction de l'objet qu'alimente le travail empirique.

Dans le cas d'espèce qu'est la naissance de l'utopie communautaire, on se retrouve dans une conjoncture scolaire et universitaire très particulière. Schématiquement, le nombre des étudiants dont les parents n'ont fréquenté ni le lycée ni l'université s'accroît significativement et

conduit ceux-ci à attendre de l'école au sens large les rétributions, notamment professionnelles qu'elle donnait à d'autres au temps où ils n'y avaient pas accès, à un moment précisément où l'élévation des attentes de tous rend impossible que chacun tire son épingle du jeu, conformément à ses espoirs. On peut comprendre ainsi comment cette déception collective induit une humeur revendicative, protestataire et anti-institutionnelle à la fois, qui est une condition de possibilité des mobilisations politiques religieuses, syndicales ou extramondaines que l'on observe alors. Bien sûr, le processus est plus complexe, puisque les possibilités d'agir ou de réagir dans cette situation sont aussi définies par les ressources possédées (le capital économique et/ou culturel préalablement acquis notamment) et par la position sociale qui déterminent un rapport différentiel au temps que l'on observe à travers la compréhension variable de la situation et les pratiques qu'elle engendre. De sorte que les défenses opposées à la situation sont à la fois structurellement homologues et phénoménalement très variées. C'est ainsi en tout cas que le travail de construction de l'objet, parce qu'il transforme en pratique, dans la recherche, la façon de voir *a priori* de l'enquêteur, infirme l'idée d'une « succession » ou même d'une « consécution » entre l'événement et ce que semblent être ses suites. L'enquête empirique sur les personnes impliquées dans et par la réalisation des communautés fait au contraire apparaître une idée nouvelle qui n'était pas présente

⁸¹ Même un ouvrage comme celui de Timothy Tackett qui se donne pour objet la production « en situation » d'un ordre révolutionnaire ne peut faire l'économie d'une réflexion sur la manière dont ces situations retravaillent des dispositions acquises dans d'autres espaces et contextes de socialisation (*Par la volonté du peuple. Comment les députés de*

1789 sont devenus révolutionnaires, Paris, Albin Michel, 1997, le chapitre I en particulier). On trouvera une présentation et une lecture critique de l'ouvrage de T. Tackett par Christophe Le Digol dans la *Revue française de science politique*, n°3, 2001, pp.495-497.

dans la définition initiale du problème : les « événements de 68 », les mobilisations qui leur donnent forme, et les enchaînements auxquels elles donnent lieu, procèdent notamment d'une situation collective particulière – qu'on peut définir en partie en termes d'anomie, d'accroissement d'intensité des compétitions pour l'accès à la professions et de mobilités effectives ou perçues – qui n'est ni voulue, ni complètement anticipée, ni nécessairement perçue dans les formes dans lesquelles elle survient. On ne peut pas comprendre en somme cette dynamique et ses réalisations *a priori* imprévisibles comme le phénomène communautaire sans faire état des conditions structurelles des stratégies de reproduction et de mobilité qui s'actualisent dans ces mêmes années.

On peut ainsi tirer deux conclusions à partir de cette recherche relativement au dualisme événement-structure. Tout d'abord l'image publique de l'« événement » qui résulte de l'interruption des conditions de vie routinières des acteurs sociaux, mais aussi de la lutte sur la définition de l'événement au cœur de l'événement lui-même, est nécessairement soumise à une réévaluation critique dans le cadre du travail scientifique : cette réévaluation conduit en général à reconstruire l'événement à partir des processus dont il est le produit pour restituer la diversité des images dont il est l'enjeu. D'autre part, la construction de l'événement qui passe par l'analyse des mobilisations constitutives de l'événement fait apparaître que ces mobilisations sont structurées : ce ne sont pas tous les individus parmi les individus possibles qui sont candidats à l'action, mais toujours des individus aux propriétés spécifiques définis par les relations que celles-ci entretiennent dans des configurations d'interdépendance singulières ; l'étude de la dynamique de ces

structures permet au total de rendre compte aussi bien des modes d'implication dans l'action que des raisons que les acteurs se donnent de leurs engagements.

Conclusion

Est-on tout à fait certain, à l'instant d'esquisser un bilan encore provisoire, que les impensés du couple événement-structure ont été, avec d'autres formes d'indifférence ou de cécité, résorbés sous l'effet d'un travail proprement réflexif, notamment à la faveur de la constitution progressive des « années 68 » comme objet de recherche au sein de la communauté scientifique ? Il est indéniable que les années récentes, en particulier dans le sillage de l'activité éditoriale liée aux commémorations de 1968 durant la dernière décennie, marquent un effort de problématisation caractérisé par des enquêtes empiriques substantielles invitant à un « changement d'échelle » (locale ou transnationale), à une prise en considération des « temporalités » spécifiques aux terrains d'enquête et, d'une manière générale, à une distanciation aux questionnements hétéronomes. Certains travaux d'historiens autour des formes de la contestation ouvrière montrent par exemple comment la catégorie d'événement et les faux problèmes qui lui sont associés peuvent être empiriquement mis à distance en travaillant à la redéfinition de la hiérarchie des objets de recherche, des chronologies établies, des acteurs et des terrains légitimes, légués par l'historio-

graphie⁸². En restituant les contestations ouvrières de mai-juin 1968 aux séquences pertinentes au sein desquelles elles prennent effectivement leur sens, l'enquête historique se donne d'abord la possibilité de remettre en cause les partis pris d'une histoire événementielle, centrée notamment sur les accords de Grenelle, qui reconduit le point de vue officiel en rapportant à leur issue présumée des luttes complexes dont les temporalités débordent la période *a priori* considérée comme pertinente. Toute une série de phénomènes sont alors susceptibles d'être réintégrés aux hypothèses de travail de l'historien. En premier lieu, l'analyse des transformations morphologiques du groupe des ouvriers (féminisation, rajeunissement, diversification des origines provinciales et nationales) permet de comprendre quels en sont les effets sur les formes de mobilisation en usine et les manières d'investir (ou de désinvestir) les organisations syndicales. L'attention à élaboration du contenu des revendications, qui précède la séquence de mai-juin 1968 et se développe durant les années 1970, permet également de saisir l'émergence et l'évolution concrète des mots d'ordre et des pratiques contestataires : refus de la rémunération au rendement ou par poste de travail, critique des modes de rationalisation comme le chronométrage, extension des conflits interprofessionnels ou par branches à d'autres types de grèves (grèves de la faim, grèves-bouchon, grèves d'atelier). La réinscription des

contestations dans des « traditions usinières locales » montre par ailleurs comment se forme un rapport différencié à la violence et à l'illégalité (mises à sac, occupations d'usine, séquestrations). Enfin, le travail de mise en forme symbolique des luttes ouvrières à l'appui de supports écrits tels que *Les Cahiers de Mai* ou *L'outil des travailleurs* qui sont à la fois modes de recueil et de construction de la parole ouvrière, précède et survit à l'« événement 68 » : les discontinuités de ce travail témoignent en effet des concurrences politiques et militantes relatives à la définition de la contestation ouvrière, observables à travers les mises en question que provoque au sein des organisations traditionnelles la porosité des usines à une rhétorique trotskysante, ou à travers les débats militants sur les stratégies de rupture du compromis fordiste traditionnel supposant une augmentation des salaires contre une hausse de la productivité.

On pourrait, d'un point de vue de sociologue, se demander pourquoi ce type d'enquête reste une exception et trouver une ébauche de réponse dans les modalités de production et d'accumulation du savoir historien sur les années 68. Tout se passe en effet comme si l'effort initial lié au réflexe professionnel de constituer en situation l'archive de Mai 68 – *La Sorbonne par elle-même*⁸³, et le *Journal de la commune étudiante*⁸⁴ – avait été déplacé et même érudé

⁸² Voir par exemple, Vigna Xavier, *L'insubordination ouvrière dans les années 68 : essai d'histoire politique des usines*, Rennes, PUR, 2007, et Hatzfeld Nicolas, « Peugeot-Sochaux : de l'entreprise dans la crise à la crise dans l'entreprise », in Mouriaux René, Percheron Annick, Prost Antoine, Tartakowski Danielle (dir.), *1968. Exploration du Mai français*, tome I, Paris, L'Harmattan, 1992, de même que les

contributions de ces deux auteurs aux volumes *Mai-Juin 68 (op. cit.)* et *68, une histoire collective (1962-1981)* (dirigé par Artières Philippe et Zancarini-Fournel Michelle, Paris, La Découverte, 2008).

⁸³ *La Sorbonne par elle-même, mai-juin 1968, op. cit.*

⁸⁴ *Journal de la commune étudiante. Textes et documents. Novembre 1967- Juin 1968*, présentation d'Alain Schnapp et Pierre Vidal-Naquet, Paris, Le Seuil, 1969.

sous l'effet de questionnements (appelant inmanquablement à prendre position sur un héritage soixante-huitard à inventorier, à transmettre ou à liquider) et de genres imposés (essais et témoignages) d'allure journalistique. On ne peut en effet qu'observer cette emprise durable, ne serait-ce qu'à partir des écrits d'historiens requis par les premiers cycles commémoratifs de Mai 68, qui s'explique non seulement par la proximité structurelle de certains secteurs de la discipline à l'univers journalistique et à ses impératifs éditoriaux, mais aussi par une division du travail académique qui incline à déléguer à d'autres disciplines la réflexion sur les méthodes relatives aux enjeux les plus contemporains, en dehors de quelques-uns des spécialistes de l'histoire du temps présent. Il n'est donc pas étonnant que la question du rapport à l'objet, distincte de la question rituelle en histoire du rapport aux sources, ait été prise au sérieux essentiellement dans d'autres disciplines pour aboutir à la mise en évidence des conditions de reproduction du traitement hétéronome de Mai 68 et à la nécessité d'une double historicisation de l'objet et du rapport de l'observateur à l'objet⁸⁵. Tirer les conséquences d'une telle démarche du point de vue de la recherche aurait supposé une

systematisation et une généralisation de l'enquête sur les transformations des pratiques et des espaces sociaux, notamment en prenant en compte la redéfinition des relations entre les positions et les prises de position expliquant en partie le travail d'invention institutionnelle et les formes émergentes de la critique dans différents espaces professionnels⁸⁶.

Les recherches entreprises dans la même direction et dans les mêmes termes sont trop rares et l'appel aux échanges « interdisciplinaires » entre histoire et sociologie est le plus souvent incantatoire⁸⁷. Des phénomènes indispensables à la compréhension de la dynamique des mobilisations et des démobilités dans les « années 68 » restent ainsi largement méconnus, en particulier les formes de synchronisation des luttes (avec les malentendus et les mécanismes de dépossession qu'elles supposent) au sein d'espaces sociaux différenciés et les formes collectives de reconversion consécutives à la démonétisation de certaines pratiques d'engagement ou d'évasion qui incite à investir autrement des marchés militants et professionnels en pleine recomposition⁸⁸. Il n'est qu'en apparence paradoxal qu'aujourd'hui la recherche sociologique informée par ces

⁸⁵ On renvoie à Lacroix Bernard, « A contre-courant : le parti-pris du réalisme », *Pouvoirs*, n°39, 1986, pp. 117-127 et au numéro de *Scalpel. Cahiers de sociologie politique de Nanterre* (n°4-5, 1999) consacré à Mai 68.

⁸⁶ On trouvera une analyse de la reconversion des dispositions à la critique dans l'univers professionnel au cours des années 68 dans Pagis Julie, *Les incidences biographiques du militantisme en Mai 68. Une enquête sur deux générations familiales : des « soixante-huitars » et leurs enfants scolarisés dans deux écoles expérimentales (Vitruve et Ange-Guépin)*, Thèse de sociologie, dir. Gérard Mauger, EHESS, 2009, pp.333 et s.

⁸⁷ Le maintien des idiosyncrasies disciplinaires (modes de problématisation, d'écriture descriptive ou

démonstrative et de construction de l'objet) dans le traitement des années 68 s'observe notamment en histoire, en dépit de thèmes de recherche mieux partagés (la construction transnationale de la contestation par exemple), avec la persistance d'hypothèses (comme le rôle de la « culture de masse » et de l'avènement d'une « société post-industrielle ») largement contestées dans d'autres disciplines (voir Loyer Emmanuelle, « Mai 68 et l'histoire : 40 ans après », *Cahiers d'histoire : revue d'histoire critique*, n°107, 2009, pp.13-22).

⁸⁸ On n'insistera pas sur le fait que les conditions de possibilité de ce type de recherches résident pour une part dans les modalités de reproduction d'un legs constitué notamment autour du travail en nom collectif de Pierre Bourdieu.

questions fasse fond sur l'« événement »⁸⁹ en mettant en évidence le désenclavement des espaces institutionnels et le travail symbolique d'unification en mai-juin 68 qui rendent compte, par exemple, des conditions de possibilité des regroupements entre étudiants et ouvriers ou de la généralisation de la grève. Mais cette autonomisation méthodologique de la dynamique événementielle pose à son tour de nouvelles questions. Comment échapper au surcroît de pertinence accordé à l'événement, et finalement à l'illusion de la condensation et de la réfraction par l'événement de tout ce qui définit alors le rapport des acteurs au monde social ? De quelle manière réintégrer dans ce récit historicisé de l'événement les données longitudinales disponibles sur la morphologie et la mobilité des groupes sans les abandonner à la caricature d'une sociologie grossièrement causaliste et indifférente à la pratique des acteurs ? Dans quelle mesure rendre compte du travail de qualification de la réalité au cours de la séquence événementielle en dépit de la stabilité relative des formes lexicales et sémantiques que prennent les luttes sociales ? Autant d'éléments dont la discussion suppose de se donner à nouveau le temps de comprendre.

⁸⁹ Gobilie Boris, « L'événement Mai 68 : pour une sociohistoire du temps court », *Annales, HSS*, n°2, 2008, pp.321-349.

Enseignements et interventions d'Edgar Morin en France et à l'étranger (1966-1977)¹

	Enseignement à l'EPHE	Conférences et autres enseignements	Colloques et congrès
1966-67	- « Racines d'une sociologie de la culture de masse : humanisme ou anthropologie », exposé dans le cadre du Séminaire de Georges Friedmann (« Sociologie des communications de masse »)	- Séminaire sur la culture de masse, Centre Louisiana, Humlebaek (Danemark) - « Problèmes de culture et communications de masse », Séminaire des Clubs UNESCO, Biarritz	- VI ^e Congrès mondial de Sociologie, Sous-Comité de recherches pour les communications de masse (Secrétariat général), Évian - Corso di alta cultura, Fondation Cini, Venise (Italie) - Symposium sur le cinéma et la jeunesse, Gottwaldov (Tchécoslovaquie)
1967-68	- « Sociologie du présent » (avec Bernard Paillard) : « L'Exposition universelle de Montréal » ; « la Marée noire » ; « la Mort de Che Guevara », interventions dans le cadre du Séminaire de Georges Friedmann, (« Sociologie des communications de masse »)	- Séminaire sur « Culture et communications de masse », Université Candido Mendès, Rio (Brésil) - « Le phénomène national », « L'Exposition Terre des Hommes », conférences au département de Sociologie de l'université de Montréal (Canada) - « Métamorphose de Plodémet », séminaire à l'Institut d'Études Politiques, Paris - « Le diplomate et les communications de masse », Centre Quaker international, Paris - « Culture et communications de masse », « Sociologie de la crise française de mai 68 », exposés aux universités de Bahia, Fortaleza, Sao Paulo, Valença, Belo Horizonte (Brésil)	- « Note méthodologique pour l'interprétation des révoltes étudiantes de début 68 », Table ronde européenne sur la protestation et la participation de la jeunesse européenne, Milan (Italie) - « Néo-archaïsme urbain et nouveau modernisme rural », Table ronde sur « Villes et Campagnes », Florence (Italie) - Colloque « Création imaginaire et mass media » organisé, par l'UNESCO à Venise (Italie) - Table ronde sur l'état d'avancement en matière de cinéma et de télévision dans les pays d'Amérique latine, Sao Paulo (Brésil)
1968-69	- « Le circuit culturel d'Abraham Moles », « Théorie de la culture de masse », « Nouveaux courants dans la culture de masse », « La culture adolescente », Séminaire de Georges Friedmann, dirigé par Edgar Morin (« Culture et communication ») - « Phénoménologie de mai et systèmes explicatifs », Séminaire de Georges Friedmann, dirigé par Edgar	- « Nouveaux courants dans l'étude des communications de masse et problèmes méthodologiques d'une sociologie du présent », Universités de Lund et d'Uppsala (Suède) - « Culture de masse et communications de masse », Centre d'Etudes littéraires et scientifiques appliquées, Faculté des Lettres et Sciences humaines de Paris ^[1] _{SÉP} - « Les communications de masse », Cours de civilisation française, Université de la Sorbonne	- La valeur culturelle du cinéma, de la radio, de la télévision dans la société contemporaine, Table ronde de l'UNESCO, Paris - VII ^e Colloque de l'Association internationale des sociologues de langue française, Neuchâtel (Suisse) - « Vers de nouvelles formes de société », Congrès international des journalistes de la presse féminine, Barcelone (Espagne) ^[1] _{SÉP} - Congrès du Club des Relations Internationales, Montréal (Canada)

¹ Cette liste des enseignements et interventions d'Edgar Morin a été établie à partir des bilans annuels exhaustifs du CECMAS puis du CETSAS publiés dans la revue du laboratoire.

	Morin (« Sociologie du présent. Mai 68 »)		- « Crises et conflits dans la société française », II ^e Colloque de la Société Française de Sociologie, Paris
1969-70	- « Sociologie de l'événement », Séminaire de Georges Friedmann, dirigé par Edgar Morin	- « Méthodes employées dans l'étude <i>Commune en France, la métamorphose de Plodémet</i> », Institut national agronomique, Paris - « Sociologie et biologie », Maison franco-japonaise, Tokyo (Japon)	- Table ronde « The Entry of Biology into Humanistic Studies » organisée au ^[SEP] Harvard Club par le Council for Biology of Human Affairs du Salk Institute, New York (Etats-Unis) - Séminaire international Heimvolkshochschule de la Fondation Friedrich Ebert, organisé par l'Association internationale pour la liberté de la culture, sur le thème « Pacifisme et violence, leurs possibilités et leurs limites en tant qu'instruments de changement », Bergneustadt (République Fédérale d'Allemagne) - « Les Aspects sociaux du cinéma dans les dernières années », Table ronde de l'Aspen film conference, University of South California, Los Angeles (Etats-Unis) - Séminaire « Sociologie des expositions internationales », Rencontre entre sociologues et économistes, Institut français, Kyoto (Japon)
1970-71	- « Théorie de la communication sociale », « Sociologie générative et sociologie phénoménale », Direction d'études de Georges Friedmann, Séminaire dirigé par Edgar Morin (« Sociologie des communications de masse et de la culture de masse »)	- « Révolte juvénile ou révolution culturelle », Universités de Surrey, de Birmingham, Institut Français de Londres, d'Edimbourg, Délégation Française de Glasgow ^[SEP] (Royaume-Uni) - « Théorie de la communication sociale », « Phénoménologie de la culture de masse », « Production et création culturelles », « L'adolescence comme classe biosociale », Centro d'estudios de post-grado, Facultad de Ciencias Sociales, Université de Caracas (Venezuela) - « Théorie sociologique de la crise et de l'accident », « La décennie 60-70 et la crise planétaire », « Les classes bio-sociales dans les sociétés occidentales », Facultad de Ciencias Políticas y Sociales, Université de Mexico (Mexique) — « Problèmes méthodologiques et terreur épistémologique », Institut	- VII ^e Congrès International de Sociologie, Présidence du Comité international des communications de masse, Varna (Bulgarie) - « Nouveaux développements dans les études de communications de masse », « Stato e tendenze attuali della ricerca sulle comunicazioni di massa con particolare riferimento all'linguaggio iconico », Colloque organisé par l'Istituto Agostino Gemelli, Milan (Italie) - Colloque « Sciences de la vie et sciences de l'homme », C.I.E.B.A.F. (Centre international d'études bioanthropologiques et d'anthropologie fondamentale), Fondation des sciences humaines de Royaumont - Colloque « Le cerveau organe biologique et organe social », C.I.E.B.A.F., Figline Valdarno (Italie) - Colloque « Sciences de la vie et

		<p>d'Anthropologie, Université de Genève (Suisse)</p> <p>- « Sociologie de la jeunesse », Club 44, La Chaux-de-Fonds (Suisse)</p>	<p>sciences de l'homme », M.I.T., Cambridge (Mass.) (Etats-Unis)</p> <p>- Colloque « Recherches sur les conséquences du développement de la communication dans le monde actuel », UNESCO, Paris</p>
1971-72	<p>- « Systèmes sociaux et systèmes vivants », Direction d'études de Georges Friedmann, Séminaire dirigé par Edgar Morin (« Sociologie des communications de masse et de la culture de masse »)</p>	<p>- « Sociologie du gauchisme », « Les U.S.A. présentent-ils une image sociologique anticipée de la France », « Sociologie de la jeunesse », « Y-a-t-il une révolution culturelle aux U.S.A. ? », Université Mac-Gill, Montréal (Canada)</p> <p>- « Révolution culturelle et révolution sociale », Palais des arts et de la culture, Brest</p> <p>- « Sociologie du phénomène hippie », Maison des jeunes et de la culture, Quimper</p> <p>- « The Brain and Society », University of Manchester, Department of Psychology (Royaume-Uni)</p> <p>- « Sociologie de la crise », Instituts culturels français de Gênes, Milan et Rome, Faculté des sciences politiques, Institut de sociologie, Bologne (Italie)</p> <p>- « Sciences de la vie et sciences de l'homme », Instituts culturels français de Turin et Palerme (Italie)</p> <p>- Sociologie de l'événement », Institut culturel français de Florence (Italie)^[1]_{SEP}</p>	<p>- « Le Concept d'individualité dans les sciences biologiques et les sciences sociales », Colloque franco-danois organisé par le Centre International d'études^[1]_{SEP} bio-anthropologiques et d'anthropologie fondamentale, Direction scientifique du Colloque, Musée Louisiana, Humlebaeck (Danemark)</p> <p>- « Méthodes et objets d'études pour une future bio-anthropologie », Co-présidence, Colloque interdisciplinaire d'Endicott House, M.I.T., Cambridge (Mass) (Etats-Unis)</p> <p>- Prospective du développement culturel », Colloque organisé par le Comité français de la Fondation européenne de la culture, fondation pour le développement culturel, Arc et Senans</p>
1972-73	<p>- « Les fondements d'une sociologie générative : la théorie des systèmes auto-organisés », Direction d'études de Georges Friedmann, Séminaire dirigé par Edgar Morin</p>	<p>- « La théorie de l'auto-organisation et les sciences sociales », Université Candido Mendes, Rio de Janeiro (Brésil)</p> <p>- ^[1]_{SEP} « Sociologie de la crise », « Sciences biologiques et science de l'Homme », « Évolution biologique et évolution socio-historique », Université de Recife, faculté des sciences sociales (Brésil)</p> <p>- « Sciences biologiques et Sciences de l'Homme », Université de Fortaleza (Brésil)</p> <p>- « Théorie des systèmes et auto-organisation » et « Anthropologie et biologie », Université de Genève, Département des sciences sociales (Suisse)</p>	<p>- Colloque international « L'Unité de l'Homme, Centre international d'études bioanthropologiques et d'anthropologie fondamentale, Organisation, Royaumont</p>

1973-74	- « L'Éco-auto- organisation » (« Théorie des systèmes auto-organisés »)	- « Principes d'écosystémologie », Université de Gênes, Faculté des sciences (Italie) - « Anthropologie et politique de l'Homme » (avec S. Moscovici), ORTF, France Culture	- « Problèmes fondamentaux posés aux sciences sociales dans les années futures », Rencontre internationale organisée par la Fondation Agnelli, Turin (Italie) - « La complexité, principe logique commun aux sciences biologiques et aux sciences sociales », « Biologie et sciences sociales », colloque international organisé par l'UNESCO, Paris
1974-75	- Séminaire assuré par Massimo Piattelli-Palmarini, chargé de conférences, « La notion de système et d'éco-système – ses origines et son développement »		- « Logique et complexité », « Logique A », Première rencontre pluridisciplinaire Amiens /Tours, Département de mathématique de l'Université de Picardie - « Le développement de la crise du développement », « La crise du développement », Colloque international organisé par l'Université Candido Mendes, Rio (Brésil)
1975-76	- Séminaire assuré par Massimo Piattelli-Palmarini, chargé de conférences, « Théorie des systèmes auto-organiseurs »		
1976-77	- Séminaire assuré par Massimo Piattelli-Palmarini, chargé de conférences, « Théorie des systèmes auto-organiseurs : les processus de codage dans les systèmes naturels et artificiels »		- « Les effets sociaux de l'énergie nucléaire », colloque organisé par le professeur Tubiana, Paris - « La crise de la science dans les sociétés européennes », colloque organisé par la CEE, Bruxelles (Belgique)